

Gaston CALMETTE  
Directeur-Gérant

REDACTION — ADMINISTRATION  
26, rue Drouot, Paris (9<sup>e</sup> Arr<sup>t</sup>)

POUR LA PUBLICITE  
S'ADRESSER, 26, RUE DROUOT  
A L'HOTEL DU « FIGARO »  
ET POUR LES ANNONCES ET RECLAMES  
Chez MM. LAGRANGE, CERF & C<sup>o</sup>  
8, place de la Bourse

# LE FIGARO

« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants, je me hâte de rire de tout... de peur d'être obligé d'en pleurer. » (BEAUMARCHAIS.)

H. DE VILLEMESSANT  
Fondateur

REDACTION — ADMINISTRATION  
26, rue Drouot, Paris (9<sup>e</sup> Arr<sup>t</sup>)

TELEPHONE, Trois lignes : N° 102.46 — 102.47 — 102.49

ABONNEMENT

Seine et Seine-et-Oise.....	Trois mois	50 »	Six mois	90 »	Un an	160 »
Départements.....	15 »	30 »	50 »	90 »	160 »	
Union postale.....	18 »	35 »	55 »	95 »	170 »	
		21 50	43 »	86 »		

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

## SOMMAIRE

Henri Poincaré : MARCEL PRÉVOST.  
La Vie de Paris : Bibliophiles : EMILE BERR.  
Le gala de ce soir : L'arrivée du théâtre : RÉGIS GIGNOUX.  
A l'étranger : Le discours de sir Edward Grey : EUGÈNE LAUTIER.  
Au Maroc : Retour du général d'Amade. Un nouveau tremblement de terre.  
Une catastrophe maritime évitée par la télégraphie sans fil : MARC LANDRY.  
Dans la marine : La crise navale : MARC LANDRY.  
Journaux et Revues : ANDRÉ BEAUNIER.  
Gazette des Tribunaux : Le revolver du plaidier : GEORGES CLARETTE.  
Les Théâtres : Théâtre Réjane : « La Course du Flambeau » : FRANCIS CHEVASSU.

## Henri Poincaré

Voilà un nom d'une célébrité européenne, ou, comme on dit aujourd'hui, mondiale. Non seulement les gens cultivés, mais les moins élevés des écoles scientifiques ou industrielles, sur toute la surface du globe, l'ont lu et prononcé ; il en ira de même pour les générations suivantes, indéfiniment, car la géométrie n'a ni âge ni patrie : Archimède et Euclide sont de tous les pays et de tous les temps. C'est probablement, depuis Berthelot, le nom français le plus connu, puisque la notoriété scientifique, au vingtième siècle, émet des ondes infiniment plus larges et plus sonores que la notoriété artistique ou même politique...

Le revers de cette éclatante médaille, c'est qu'entre la foule qui répète admirativement le nom d'un tel savant et le savant lui-même il n'y a pas de commune mesure intellectuelle. Les admirateurs les plus humbles, les moins éduqués d'un Puy de Chavannes, d'un Hervieux, d'un Saint-Saëns, d'un Rosland comprennent quelque chose de l'art qu'ils admirent. Tandis que ceux même qu'un Henri Poincaré peut considérer comme ses pairs, confessent avoir de la peine à suivre, derrière lui, certains chemins qu'il a ouverts. Tout ce qui n'est pas éminent dans la mathématique en est réduit à l'admiration d'un peu loin déjà, en ne comprenant que des découvertes que le titre et le sens général. Quant à la foule, elle admire de confiance, sans posséder aucun moyen de contrôler son admiration. Dans une obscurité presque complète, on jouerait en un langage ignoré de tous les spectateurs un drame nouveau d'un auteur illustre, vous réaliserez à peu près les positions relatives du grand public et d'un savant tel qu'Henri Poincaré.

De cette langue mystérieuse, j'ai, voilà bien des années, balbutié l'alphabet. A ce titre, on me convie à parler ici de l'homme au cerveau puissant qui s'assoira jeudi prochain dans le fauteuil de Sully Prudhomme. Mais entre une chronique de journal quotidien et l'œuvre d'un Henri Poincaré il n'y a pas, non plus, de commune mesure. Tout ce qu'un si bref commentaire peut essayer, c'est de situer le personnage aussi exactement que possible dans le cadre des notions scientifiques et des notions d'histoire de la science familières à la moyenne des lecteurs.

La biographie d'Henri Poincaré tient en quelques lignes. Né en 1854, il entre à l'École polytechnique en 1873. Six ans plus tard, il est ingénieur des mines et docteur des sciences, professeur d'analyse aux facultés de Caen, puis de Paris, élu membre de l'Académie des sciences en 1886 pour la section de géométrie. C'est tout. Une parfaite machine intellectuelle a parcouru sans incidents la voie sur laquelle elle était lancée...

Ce ne sera pas un des moindres traits de la séance de jeudi prochain que de voir le prestigieux réaliste qu'est Frédéric Masson — l'historien qui par un geste, par un mot, par quelques chiffres sur un bout de papier évoque en vraie grandeur une figure et un temps — aux prises avec cette vie utile et prospère de polytechnicien, de maître de conférences, de jeune membre de l'Institut, de jeune commandeur de la Légion d'honneur. Brillante carrière, à coup sûr, mais qui fut, d'autres fois, et qui sera encore celle d'autres ingénieurs intelligents... La vraie carrière, la carrière d'Henri Poincaré est décrite et jalonnée non par ses honneurs, mais par ses travaux.

Il a appliqué son esprit à l'analyse mathématique, à la mécanique céleste, à la physique mathématique, et enfin à la philosophie scientifique. Point n'est besoin de culture spéciale pour comprendre ces titres, surtout ceux de philosophie scientifique et de mécanique céleste. L'analyse mathématique, c'est l'étude de faits géométriques par les moyens transcendents de l'algèbre, par des calculs au lieu de figures. La physique mathématique, c'est l'analyse mathématique appliquée à l'étude des phénomènes physiques : chaleur, électricité, etc.

Le détail de semblables études (sauf ce qui concerne la philosophie scientifique) est naturellement inaccessible au public, même instruit ; la terminologie spéciale exigera à elle seule d'interminables explications. Mais ce que le public doit apprendre et retenir, c'est que tous les travaux poursuivis par Henri Poincaré dans les différentes régions de la science pure eurent un caractère commun, celui de la GÉNÉRALISATION. Prendre une méthode particulière, restreinte à la so-

lution d'un problème particulier ; en tirer une méthode générale, qui résout une catégorie infiniment plus vaste de problèmes : telle fut sa tendance constante. Dans tous les coins de la forêt mystérieuse où il a travaillé, une percée s'est faite et un grand horizon s'est ouvert. Par là il se distingue d'auteurs savants très méritoires, qui ne surent jamais que défricher obstinément, autour d'eux-mêmes comme centre, une clairière sans issue sur la plaine.

Exemples : En analyse mathématique, les principales études de Poincaré visent les « fonctions fuchsienues » et les « invariants ». Ne nous effrayons pas des mots et ne nous attardons pas à les définir. Admirez seulement l'élargissement de deux procédés élémentaires : La notion des « invariants », usitée en algèbre élémentaire, est transportée et généralisée dans le domaine du calcul intégral. — Le procédé élémentaire « d'intégration des fonctions à coefficients constants à l'aide d'exposants » est, par l'emploi des fonctions fuchsienues, généralisé, appliqué à « l'intégration de toutes les équations différentielles linéaires à coefficients algébriques ».

En mécanique céleste, Henri Poincaré prend les méthodes de Poisson au point où les avait laissées, soixante ans plus tôt, l'illustre marquis de Laplace (auquel, m'a-t-on dit, lui-même ressemble un peu physiquement). Il démontre qu'elles sont susceptibles d'applications erronées, et établit à son tour un ensemble de méthodes, pour le calcul du mouvement des corps célestes, d'un maniement plus sûr et d'un caractère infiniment plus général. La mécanique céleste demeure ainsi une science toute française, entre Laplace qui la créa et Poincaré qui la renouveau.

En physique mathématique, même puissante influence d'élargissement. L'Élasticité, la théorie de la Chaleur, l'Optique, l'Électricité voient leurs problèmes attaqués par des méthodes de résolution d'un caractère général, qui rassemblent sous un même point de vue un grand nombre de résultats épars... Tant de phénomènes subtils et divers sont ramenés, pour ainsi dire, au problème de la « corde vibrante ».

Ainsi, quels qu'aient été les domaines scientifiques abordés et annexés par Henri Poincaré, il les a aussitôt mis en ordre, administrés d'ensemble, comme firent les véritables conquérants. Il n'ont pas été généralisables qu'une telle façon générale n'est exercée point sur l'objet scientifique le plus général : la philosophie de la science.

Des travaux d'Henri Poincaré sur cette matière le public lecteur est mieux averti que de ses travaux purement mathématiques, car les volumes où le philosophe a exposé sa doctrine ont obtenu un succès retentissant. Ils ont le format et le prix d'un « roman » ordinaire, mais beaucoup de romanciers se satisfieraient d'un tirage comparable à celui de la Science et l'Hypothèse : environ vingt mille exemplaires. Pareillement la Valeur de la Science et, plus récemment, Science et Méthode sont dans toutes les mains. On les aperçoit même (puissance de la mode et du snobisme intellectuel !) sur de jolies tables Louis XVI, dans des salons mondains.

N'en concluez pas que ce soient, le moins du monde, des ouvrages de « vulgarisation ». Ils ne sont pas plus vulgarisateurs que vulgaires. La lecture en est sérieuse, voire difficile. C'est qu'on ne saurait être purement aimable en discutant les fondements des différentes sciences, le postulat d'Euclide, les principes de la mécanique, les notions du temps, du mouvement, de la vitesse. Du moins de tels sujets furent-ils traités par le philosophe sans le moindre appareil pédantique, et de telle façon que tout lecteur appliqué puisse les comprendre. Rien de plus accessible, par exemple, que la théorie des « faits à grand rendement », de « l'invention scientifique », etc.

Par ces théories, désormais répandues dans le public, quelque chose de grand cerveau est devenu le patrimoine de tous. Et dès lors, comme on pouvait le prévoir, les idées ainsi semées ont subi les interprétations les plus diverses. Quelques-uns voulurent faire un dogmatisme de ce philosophe, sceptique jusque dans le domaine des vérités scientifiques... N'imporle ! Qu'on le traduise exactement ou qu'on l'interprète à contresens, il ne nous en a pas moins proposé de nouvelles méthodes de réfléchir, plus générales ; la compréhension humaine s'est élargie, enrichie d'autant.

Il était donc parfaitement équitable qu'un nom aussi représentatif vint s'inscrire, dans les fastes de l'Académie Française, à une place voisine de celle où la mort effaçait le grand nom de Berthelot. Leurs deux renommées sont comparables. Leur respect de la science est égal. N'est-ce pas à propos de Berthelot que Poincaré a écrit : « Il croyait non seulement que la science est grande et qu'elle est belle, mais aussi qu'elle est bonne. Ceux qui la cultivent pour elle-même se sentiront purifiés... Ceux qui ne peuvent en voir qu'une partie gagneront à sentir, plus ou moins confusément, qu'il y a quelque chose de plus grand que les intérêts matériels, qui peut servir ces intérêts, mais qui n'est pas fait uniquement pour les servir. »

Marcel Prévost.  
DEMAIN  
DESSIN  
de J. L. FORAIN

## LA VIE DE PARIS BIBLIOPHILES

Il y en a beaucoup à Paris. Et ces dévots, et ces dévottes d'un culte charmant — celui des beaux livres — ont créé, pour le célébrer en commun, ce culte-là, quelques petites chapelles où c'est leur joie de s'assembler, de temps en temps.

L'une d'elles est la Société des « Amis du livre moderne ». C'est, je crois bien, la plus récente de toutes. Au nombre de ses adhérents, elle compte des poètes, des écrivains illustres, des amateurs renommés, des femmes du monde dont plusieurs appartiennent à l'élite de notre société parisienne ; et ces protectrices de l'œuvre ont eu une jolie idée : celle de proposer que, chaque hiver, une conférence fut consacrée au Livre moderne, et que cette conférence fût donnée chez l'une d'elles.

On imagine avec quel empressement une si agréable invitation fut acceptée. L'an dernier, la comtesse de Fels inaugura la série de ces réceptions intimes, et c'est en ses salons du faubourg Saint-Honoré qu'était donné par M. Thévenin, secrétaire général de l'œuvre, la première causerie des Amis du livre moderne.

Hier, Mme la marquise de Clermont-Tonnerre leur ouvrait, à son tour, les portes de son hôtel.

Le conférencier était, cette fois, l'un des fondateurs de la société, le maître relieur Charles Meunier.

Devant un auditoire recueilli, dans le décor exquis d'une de ces demeures qui sont, à Paris, comme les petits temples du goût et de la Beauté, l'artiste parla de la Reliure. Et ses paroles furent une belle leçon d'art, pleine d'aperçus originaux, de précieux conseils.

Charles Meunier, d'abord, conta l'histoire d'un art qui est aussi vieux que celui d'écrire, car le premier homme qui écrivit semble avoir eu cette coquetterie de vouloir, en même temps que préserver son œuvre, la parer.

Et déjà en ces temps lointains, il existe un art de la reliure. Nous savons en quoi, en Grèce et dans l'ancienne Rome, il consistait. Les livres d'alors sont des rouleaux de velin qu'on enferme en des étuis de forme cylindrique, qui sont des écrans véritables. Ces tubes parfois sont en bois rare et merveilleusement ciselé. M. Meunier nous rappela hier qu'Horace, faisant allusion quelque part à ces écrans et pour louer de beaux vers, les déclare dignes d'être conservés « dans le cyprès ».

Plus tard, l'art du lier (que nous appelons relieur) consista à assembler les feuillets du livre et à enboîter ce texte en des ais de cèdre ou de cyprès ; après quoi l'écrinier, le joyellier vendront incruster sur le bois les ivoires, les pierres fines et l'orner de métaux précieux.

Ces lourdes parures ne s'allégeront qu'à partir du moment où l'imprimerie est inventée. Alors, comme l'a écrit Octave Uzanne, le livre abandonne son vêtement monastique ; il endosse l'habit civil. Les plats de cartons, les peaux de truie remplacent les ais de bois ; le maroquin léger succède au dur parchemin. Le livre a conquis sa définitive parure.

L'art de cette parure eut vite fait d'extraordinaires progrès. Il a, dès le seizième siècle, des maîtres qui sont de prodigieux artistes ; les Aldes, les Grolhier, les Maioli ont créé des chefs-d'œuvre, les modèles essentiels sur lesquels on peut dire que cet art charmant de la reliure a, depuis trois siècles, vécu et grandi.

Est-ce à dire que rien ne nous reste plus à faire, après ce qu'ont fait ces maîtres et les élèves merveilleux que leur exemple a formés ?

M. Charles Meunier ne le pense pas. M. Charles Meunier vénère les vieux maîtres, et personne ne parle d'eux plus respectueusement, plus amoureusement que lui. Mais il pense que, même après eux, il y a des nouveautés possibles ; et, peut-être, des tentatives nécessaires.

Et voici ce qu'il a révisé : un art de relier les livres qui eût pour objet non pas de les orner simplement, mais d'en illustrer la beauté, comme une image illustre un texte, ou comme une pensée de musicien illustre une pensée de poète.

M. Charles Meunier voudrait que la reliure d'un beau livre en fût déjà la préface symbolique ; que, par la couleur, par le dessin, par le choix des ornements, elle en annonçât et exprimât le sens ; qu'une couverture de livre, par exemple, où il y a une fleur à placer, ne s'ornât point de la première fleur venue, — choisie au hasard du caprice de l'artiste ; mais de la fleur nécessaire. Et le conférencier rappelle que la même opinion a été exprimée par un de ses frères en bibliophilie, M. Léon Thévenin. Ecoutez :

« La grande diversité qui se remarque dans les âmes se retrouve dans les livres. Il en est de religieux ; il en est de profanes ; il en est de séduisants ; il en est d'autres qui nous rebute. La rose est au chardon ce qu'est à Alceste Clélie. La liane serpentine et la passiflore peut enfermer dans son réseau telle figure immortelle de rêve et de souffrance. On trouve de l'argueil chez la tulipe, du faste dans le lys, du rêve dans le pavot, de la chasteté dans la marguerite, et du vice dans le cyprès. Quel poète nous dira ce qui se cache d'innocence dans le fleur bleue du lin, et de songes vénéneux dans le lys noir ? »

M. Charles Meunier nous montrait tout à l'heure, sa conférence finie, quelques-unes des œuvres où il a essayé de réaliser son rêve : un livre d'heures, Mireille, les Fleurs du mal ; — la reliure de piété ; la reliure d'amour ; la reliure de souffrance... M. Anatole France caressait d'une main respectueuse ces chefs-d'œuvre, et l'on admirait.

La question est de savoir (et c'est une objection que je me suis permis de présenter à l'artiste) si beaucoup d'ouvriers, si beaucoup de patrons même seront capables de pratiquer dans l'avenir l'art délicieux que M. Charles Meunier est en train de créer là ?

Ce que M. Meunier réclame du relieur de demain, c'est d'abord d'avoir lu le livre qui

lui est confié ; c'est de l'avoir compris et senti ; c'est, enfin, d'être assez artiste pour découvrir du premier coup, dans le monde infini des formes, des couleurs et des choses, la forme, la couleur de décor, l'attribut qui symboliquement traduiront l'idée de l'œuvre à tous les yeux.

Audacieuse tentative, et où il ne me semble pas que le maître puisse réussir à grouper derrière lui de bien nombreux disciples. N'importe. L'intention est noble, et le projet original. On peut essayer.

Emile Berr.

## Échos

### La Température

Hier, à Paris, depuis neuf heures du matin, la neige est tombée en légers flocons, sans parvenir cependant à former des amas sur le sol. Le ciel est toujours couvert, l'atmosphère brumeuse et la température, encore très froide, a fourni dans la matinée des minima de 3° à 4° au-dessous de zéro. A cinq heures du soir, le thermomètre marquait 1° seulement au-dessus. La pression barométrique, en baisse lente, accusait à midi 753<sup>mm</sup>. Des pluies sont tombées sur le sud du continent ; en France, il a plu à Biarritz et à Cette. La température s'est abaissée dans toutes nos régions, sauf dans le Sud.

Départements, le matin. Au-dessus de zéro : 0° à Lorient et à Rochefort, 1° à Toulouse, 2° à Brest, 3° à Cherbourg et à Biarritz, 4° à Ouessant, à Cap-Béarn, à Cette et à Perpignan, 5° à Marseille, 8° à Orléans, 12° à Alger. Au-dessous de zéro : 0° à Lille d'Aix et à Bordeaux, 1° à Mans, à Limoges et à Nantes, 2° à Clermont, à Nancy, à Besançon et à Lyon, 6° à Charleville.

En France, le temps va rester froid dans la moitié nord où des chutes de neige sont probables ; les pluies vont persister dans le Midi.

La température du 23 janvier 1908 était, à Paris : 4° au-dessus de zéro le matin et 5° au-dessus l'après-midi ; baromètre : 774<sup>mm</sup> ; temps brumeux.

Nice. — Température : à midi, 14° ; à trois heures, 15°.

De New York Herald : A New-York : Temps couvert. Température : maxima, 7° ; minima, 5°. Vent sud, léger.

A Londres : Temps couvert. Température : maxima, 3° ; minima, 1°. Baromètre : 766<sup>mm</sup>. Vent est-nord-est, léger.

A Berlin : Temps beau. Température (à midi) : 2°.

### Les Courses

Aujourd'hui, à 1 heure 45, Courses à Nice. — Gagnants du Figaro :

Prix de Cannes : Premier Pas II ; Muscadine. Prix de la Turbie : Bourlemont ; Janvier II. Prix du Grand Cercle de Nice : Ecurie Veil-Bicard ; Idaho. Prix des Alpes-Maritimes : Epine Vinette ; Grill Room.

Aujourd'hui, à 1 heure 30, Courses à Vincennes. — Gagnants du Figaro :

Prix de Nalliers : Feuilles de Lière ; Fructidor. Prix de la Fouchardière : François ; Faust. Prix de Saint-Côme-du-Mont : Désiré ; Diavolo. Prix de Rouen : Fred Leyburn ; Elisabeth. Prix de Cagny : Estragon ; Edelweiss. Prix de La Fresnaye : Feltre ; Sauterelle.

### A Travers Paris

M. Etienne, ancien ministre de la guerre, présidera aujourd'hui, aux Jardies, la cérémonie commémorative de Gambetta. Il prononcera une allocution. Deux discours seront ensuite prononcés, par le général Picquart, ministre de la guerre, et par M. Thomson, ancien ministre de la marine, qui prendra la parole au nom des amis de Gambetta.

### Souvenir.

Au dîner que donnaient hier, au Jockey-Club, les membres du comité d'organisation du gala de l'Opéra, il y avait, parmi les convives, le comte Gallina, ambassadeur d'Italie, le général marquis d'Espeselles et le marquis de Massa. On sait que cette représentation charitable sera donnée ce soir à l'Opéra par les artistes de la Scala de Milan... Au cours du dîner, le général d'Espeselles et le marquis de Massa, évoquant leurs souvenirs, se rappellent qu'ils s'étaient rencontrés pour la première fois à la Scala de Milan, un jour, — et ce jour était celui de la bataille de Magenta...

Ce fut, hier, la journée de la science, la journée de la science bienfaisante et éffarante.

Un transatlantique, où se trouvaient quatre cent soixante et un passagers, fut abordé par un vapeur et coula. Les passagers furent sauvés — et, autrement, ils auraient tous péri — grâce à cette admirable et quasi prodigieuse invention qu'est la télégraphie sans fil. Le transatlantique put signaler sa détresse et l'on vint au secours des naufragés. Voilà l'une des prouesses que la science a accomplies hier.

L'autre est terrifiante. A Potsdam et en d'autres villes du centre de l'Europe, les sismographes accusèrent un mouvement qui témoignait d'un tremblement de terre d'une extraordinaire violence. Les aiguilles des appareils ont oscillé plus fortement qu'elles n'ont fait lors de la catastrophe de Messina.

Or, à Potsdam et dans les autres villes de l'Europe centrale, personne ne s'est aperçu de ce tremblement de terre. Le tremblement de terre n'était pas là. Où est-il ? C'est l'angoissante question qui se pose. Tout ce qu'on peut dire avec certitude c'est qu'il se trouve dans un rayon de trois mille kilomètres à peu

près. On parle de l'Asie Mineure... on parle de la Chine... Il y a, quelque part, en cette planète calamiteuse, un effroyable désastre. Voilà ce qu'on sait ; voilà ce que les appareils des savants attestent. Mais où ?... Ici, le mystère !...

### La santé de M. Jules Lemaitre.

Le bulletin qui fut signé hier à midi portait seulement ces deux mots, qui n'étaient pas de nature à rassurer suffisamment les amis de l'éminent écrivain : « Etat stationnaire ». Mais la journée et la soirée ont été bien meilleures que les précédentes. Le malade n'avait pas de fièvre.

Un immense fourgon « bouton d'or » — bouton d'or ! — tout flambant neuf, voiture de transports d'une grande maison de mobiliers, stationne à la grille d'un immeuble célèbre de la rue Pigalle. Des tableaux soigneusement emballés, des paquets dûment ficelés attendent sur le trottoir dans le va-et-vient des démenageurs.

Au fond de la cour, sous le péristyle de l'hôtel, des caisses blanches hermétiquement closes que l'on va caser avec précaution dans le véhicule mystérieux qui bientôt s'emplit. Enfin la voiture est fermée et de vigoureux percheros l'emportent — où cela ?

Saluez ! C'est peut-être la formule du diamant qui passe.

La fortune de Lemoine vient de disparaître.

### Un club féminin d'aérostation.

C'est à Paris même que vient de se constituer ce club, sous le nom de Stella, dans le but de favoriser, sous toutes ses formes et dans toutes ses applications, le développement du goût et de la pratique des sports aéronautiques.

D'après les statuts, chaque adhérente pourra faire au moins une ascension par an, et ce n'est qu'en cas d'insuffisance du nombre des adhérentes munies du brevet de pilote, que l'on fera appel à des pilotes masculins.

Cette intéressante initiative fait honneur à nos Parisiennes qui, dit une circulaire signée de Mme Marie Surcouf, femme du distingué aéronaute, ont le devoir impérieux d'être sportives. En cette circonstance elles ont fait également œuvre de Françaises, puisque c'est parmi elles et non à l'étranger, qu'est née cette idée que la femme pouvait aider par elle-même à la propagation de l'idée aérienne.

Tous les zoologistes de Paris sont, depuis quelques jours, en émoi. Chaque matin, ils se rendent au Jardin des plantes, et, du plus loin qu'ils aperçoivent le gardien de la rotonde des pachydermes, interpellent ce brave homme, comme « sour Anne ».

Ils attendent une naissance sensationnelle. Lisa, l'épouse de l'hippopotame Koko, est dans un état qui justifie tant d'intérêt.

Elle avait déjà donné à ce dernier trois fils, malheureusement morts en bas âge. On avait pourtant réussi à élever pendant quelque temps Marius, de célèbre mémoire, dont les journaux, on s'en souvient, publiaient tous les matins les bulletins de santé. Mais Marius, au lendemain de la visite du ministre de l'Instruction publique d'alors, que ce petit hippopotame, Parisien de Paris, intéressait, décéda subitement, à son tour, et — on n'a jamais su pourquoi — d'une maladie de cœur.

La température basse et humide que nous subissons influe vivement sur la santé publique. Chacun de nous veille avec soin sur la sienne et s'efforce de la défendre contre les influences de la saison.

Le seul moyen de se prémunir est d'augmenter notre énergie vitale et notre force de résistance au mal qui nous guette. On reconstruit partout, dans ce but, le régime vivifiant du Vin Mariani : « Vin de jeunesse qui fait de la vie, conserve la force à ceux qui la dépensent, et la rend à ceux qui ne l'ont plus », ainsi que l'a écrit un écrivain célèbre et reconnaisseur. Ce Cordial stimulant met du soleil au cœur et de la chaleur dans tout notre organisme par les journées les plus grises et les plus froides. — Pris en grog (deux tiers de Vin Mariani, un tiers d'eau sucrée, — chauffer sans bouillir), il constitue un merveilleux réactif, d'un goût délicieux, qui immunise absolument et enraye le mal à son début.

Aucun stimulant n'agit avec autant de puissance et d'efficacité.

Maître ciseleur et distingué paysagiste, c'est à ce double titre que le ruban de la Légion d'honneur venait récemment orner la boutonnière de l'artiste délicat, sincère et consciencieux qu'est Paul Louchet ; ses toiles « Forêt de Fontainebleau » étaient hier, au vernissage du Salon de l'École française, aussi remarquables que ses ravissantes créations d'objets d'art et de bijoux ciselés, qui font depuis longtemps l'admiration de tous ceux qui aiment le beau véritable.

### Le jugement platonique ou la précaution inutile.

Le Conseil d'Etat, après deux longues années de débats, vient d'annuler une décision de la Faculté de médecine de Paris, qui remontait à 1906.

Il s'agit, en l'espèce, de l'attribution du prix Lacaze de 10,000 francs. Cette attribution n'aurait point été faite selon toutes les règles, et le Conseil d'Etat a décidé que la Faculté avait fait, c'est-à-dire que le prix Lacaze doit être considéré comme n'ayant pas été décerné. C'est fort bien. Seulement les 10,000 francs du prix Lacaze ont été versés, il

ya beau temps, au lauréat couronné par la Faculté. Va-t-on demander à l'ex-titulaire du prix Lacaze la restitution du montant de ce prix ?

### Nouvelles à la Main

— Trois mille abonnés du téléphone se sont, en manière de protestation, abstenus de payer leur abonnement. L'administration vient de les « couper ». — C'est-à-dire qu'on leur refuse toutes les communications ? — Oui, mais pour rien ; tandis qu'à nous, on nous les refuse pour 400 francs par an.

— « Que dit M. Simyan de cette aventure ? — Impossible de le savoir. J'ai vainement tenté de l'interviewer. — Que vous a-t-il répondu ? — Pas libre ! »

— Les Compagnies maritimes mettent M. Pelletan en cause devant le Conseil d'Etat. — A quel sujet ? — Elles prétendent que la responsabilité des grèves de 1904 lui appartient — si l'on peut dire — en propre.

Le Masque de Fer.

### BALLADE DU DIRECTEUR

Eh bien, oui ! — la nouvelle est mince — je vais diriger un concert : Bien sûr, je ne suis pas un prince, Je dois prendre ce qu'on me sort ! Ce pouvait être un grand théâtre (Messager, Broussan, Isola !) Non, je vais au genre folâtre ; Je vais diriger la Scala.

A partir du premier septembre, Je me ferai, si vous voulez, L'effet de ce bon vieux Sicambre Adorant ce qu'il a brûlé ! Je me trouverai des tendresses, Que je m'ignorais jusque-là, Pour le « caf-conc » et ses déesses ! Je vais diriger la Scala.

Ai-je assez dit la platitude, La bêtise et la pauvreté, Des choses qu'on a l'habitude, Au café-concert, de chanter : Maintenant, je vais dire aux foules Les délices qu'on goûte là, En écoutant les « Vieux Poupoules ! » Je vais diriger la Scala.

Ainsi, toujours, s'en va le monde ; Pour fuir l'uniformité, Créant l'ennui, on vagabonde, Et l'on change un peu de côté ; Ayant blagué monsieur Fallière, En attendant qu'on me voie à La tête d'un bon ministère, Je vais diriger la Scala.

Rien n'était nouveau sur terre, J'y ferai ce qu'un autre y fit, Mais... en l'entourant de mystère, Cela fait mieux ! Et ça suffit, Souvent, pour paraître un grand homme ! Sembler très profond, tout est là, Je le semblerai ; voilà comme Je vais diriger la Scala.

Que s'il m'arrive, d'aventure, D'y donner de bonnes chansons, D'admettre la littérature, En même temps que les flonflons, Je n'aurai — c'est par trop facile !... — Le moindre mérite à cela : Ce sera pour paraître habile ! Je vais diriger la Scala.

Fursy.

### LE GALA DE CE SOIR

## L'Arrivée du Théâtre

A la gare de Lyon, presque silencieux dans ce matin humide et comme oppressé par la neige imminente, le train spécial qui amène à l'Opéra les quatre cents artistes de la Scala de Milan est annoncé pour 9 h. 13. Sur le quai d'arrivée des grands rapides, le maestro Mingardi donne ses dernières instructions à son secrétaire M. Civita. La mobilisation a été préparée d'une façon militaire. Il suffira de traverser l'aile droite de la gare, avant la salle de la livraison des bagages. Dans la grande cour de l'arrivée, des tapissières attendent les voyageurs pour les transporter sans un instant de retard jusqu'aux hôtels du centre de Paris.

Tout à coup, le train sort du brouillard de Bercy, un long train composé de voitures de seconde classe et couvert d'une suite qui atteste son effort depuis Modane. Un

ces dames. Après vingt-quatre heures de voyage, leurs yeux brillent d'une clarté infatigable; leurs chevilles se cambrent, après le saut léger du wagon sur le quai. Sur les lèvres pâles un sourire qui interroge : où est Paris ?

Et derrière les danseuses, les choristes, les figurants (celle-ci dit la pancarte) se pressent en masses disciplinées, comme pour reprendre en chœur l'interrogation : Où est Paris ?

Beaucoup de figurants ont une corde tricolore à la boutonnière. Mais cette précision populaire n'était pas utile. Car tous les gestes et tous les regards affirment un mépris de la fatigue et le joyeux plaisir d'une bonne action. Sans doute, plusieurs de ces braves gens ont vu un de leurs parents ou un de leurs amis frappés par le désastre de Sicile et ils venaient remercier Paris de son élan de générosité fraternelle. Ils se pressaient comme pour lui tendre les mains. Mais un seul mot suffit à les immobiliser.

— Donne, donne, sole !

Elles les dames choristes, s'avancent les petites bal'érine. Elles s'avancent deux par deux, comme des pensionnaires vont à la récréation. Il y a des fillettes de douze ans, des grandes filles de quinze ans et des demoiselles qui savent déjà qu'elles sont gracieuses et jolies. A petits pas comptés, avec des visages attentifs, moins pâles que palots, elles gagnent le hall. Leurs camarades les suivent, qui portant des sacs et des valises, qui portant des boîtes à violon, soigneusement, ou qui ne portant rien du tout et déjà fumant, dans ce matin de brouillard, comme des Cook's touristes.

Jamais, pour la plus grande noce de Bercy, il n'y eut autant de tapissières à la file. Dans leur livrée d'ex-pouillons, nos cochers ont une bonne volonté exceptionnelle. Chaque voiture est marquée d'une lettre majuscule. Avec une précision d'annonce, les artistes de la Scala prennent place, sans une contestation. Un groupe de danseuses semble oublié. Les fillettes restent assises, tenant leur petit sac et ne réclamant qu'avec leurs yeux. Une voix s'élève : — Cavalli bianchi ?

— Une voiture s'avance vite. Un joli harnais à voulu que les trois chevaux fussent blancs pour emporter les petites danseuses.

A travers la voûte du hall vitré, Paris apparaît comme sur une immense toile de fond. Un Paris de toits dans la brume, avec des cheminées en plantation dans le décor. Serres sur les banquettes de la lourde voiture ainsi que des oiseaux sur les barreaux d'une cage, les ballerines envoient à la ville un sourire de joie triomphante. Et le cortège s'ébranle, et les chevaux blancs tirent sur leurs traits. La voiture roule déjà quand une fillette s'empresse, son petit sac en tapissière sous le bras. Elle ne court pas : elle patine et glisse. Arrivée à la voiture, elle lance du pied gauche deux appels, presque un entrechat et saute dans la voiture et se cache parmi ses compagnes.

En dix minutes le hall fut vide et le duc Visconti ne cacha point le contentement qu'il ressentait. Car le président du conseil d'administration de la Scala de Milan assistait incognito à cette admirable manœuvre. Très grand, très svelte, un front à larges bords planté sur un visage énergique de mousquetaire, cambré dans un pardessus à taille, le duc de Visconti de Modrone avait bravé l'heure matinale pour témoigner de sa sympathie à de tels artistes discrets et disciplinés. Il est de ceux qui pensent encore qu'on ne saurait être à l'honneur si l'on n'a pas été à la peine. Et il voulait collaborer jusque dans les plus humbles détails à l'œuvre hardie qu'il avait décidée. On sait qu'à la réception du télégramme des directeurs de l'Opéra, il déclara : « Je veux faire ça. » On risquerait de déplaire à sa modestie en célébrant son énergie et son dévouement. Cependant on ne s'explique la valeur des soldats qu'en connaissant leurs chefs.

L'officier d'ordonnance qui seconda le duc Visconti dans cette entreprise inouïe est le directeur artistique de la Scala, le maestro Mingardi. Il fut un officier d'ordonnance universel : chef d'état-major, colonel commandant la manœuvre, chef de l'intendance, etc. Lors que les grandes voitures eurent emporté leurs voyageurs à l'hôtel du Louvre, à l'hôtel Bergère, à l'hôtel Central, à l'hôtel Rongeray, il trouva le temps — ô miracle ! — de nous dire ce que fut ce long voyage et dans quelles conditions vraiment exceptionnelles il sera continué.

— L'enthousiasme de nos artistes, lorsque nous leur proposâmes cet effort, nous assura du succès. Ce fut, chez tous, des plus illustres professeurs d'orchestre aux plus humbles machinistes, une explosion de joie : Ah ! venir à Paris, remercier Paris, jouer à Paris !

— Jeudi soir, nous donnions Boris Godounov. Le vendredi, à neuf heures du matin, nous partions. Un seul incident pendant le voyage. Sous le tunnel de Fréjus, une avarie au wagon dans lequel se trouvaient nos danseuses motiva un arrêt du train pendant plus d'une demi-heure. Il y eut un transbordement assez délicat. Vous vous expliquez maintenant pourquoi les voyageurs de la voiture qui portait l'écrivain « ballerini » avaient des moustaches...

— La Scala est venue tout entière à Paris. Il ne reste à Milan que nos concierges, et les plus petites de nos danseuses auxquelles nous ne pouvions permettre ce surmenage intense et qui ont beaucoup pleuré de ne pouvoir nous suivre, et qui pleurent encore. Lundi matin, nous repartirons et il faut que nous arrivions à temps pour jouer de nouveau mardi soir l'opéra de Moussorgsky.

— Vous avez vu nos artistes ? Un peu « poissés », n'est-ce pas ? Je veux dire, un peu fatigués par ce long trajet d'un jour et d'une nuit. Mais après la toilette, dans un instant, il ne leur restera que la joie d'être à Paris, de témoigner notre affection, notre reconnaissance et notre admiration pour la France.

— Tout est prêt dans votre magnifique académie de musique. Les directeurs en sont si aimables, si obligeants, si utiles pour nous ! Ils ont préparé notre matériel arrivé à l'avance, grâce à la complaisance de la Compagnie P. L. M. qui nous a consenti des tarifs réduits à plus de 50/0. Nous repèterons demain dans l'après-midi et au gala nous nous efforcerons d'être dignes de la ville et de la scène que nous avons reçu un accueil si cordial.

M. Mingardi est trop modeste pour

dire la part qui lui revient dans l'éclat du gala que la Scala donnera ce soir. Cet artiste, qui fut l'un des plus grands chefs d'orchestre de l'Italie, s'oublie pour nous dire le mérite de son collaborateur, le maestro Vitale, qui conduira ce soir la partition de la Vestale, afin de nous faire partager son admiration pour la société artistique qui lui a confié son heureuse et glorieuse destinée. Il se débrouille aux félicitations, visite ses pensionnaires dans leurs hôtels, donne un dernier conseil à ses décorateurs et machinistes.

A deux heures de l'après-midi, il était à l'Opéra et dirigeait la revue de sa troupe assemblée, remettant à chacun des interprètes le très faible cachet qu'ils ont si généreusement accepté, cachet qui était bien nécessaire à chacun d'eux pour ce séjour à Paris, et ce voyage qui gèvera encore leur budget d'artistes.

— Au scrutin de ballottage du Cercle du Bois de Boulogne, on a reçu comme membres permanents :

Le comte de Massa, présenté par le marquis du Crozet et le comte de Miramon. Le comte Xavier de La Rochefoucauld, présenté par le prince Philippe de Carman-Chimay et le marquis de Bonneval. — M. Franklin D. Pelton, présenté par le comte de Miramon. — M. Georges de Montesquiou-Fézensac. — M. Pierre Forêt, présenté par le prince Philippe de Carman-Chimay et le comte de Gramedo.

— Le dîner mensuel de « la Plume et l'Épée » a eu lieu mercredi dernier, au Cercle militaire, sous la présidence de l'amiral Fournier. Parmi les convives :

MM. René Millet, Emile Bertin, les généraux Baron Rebillot, Sage, d'Amboix de Larbont et Lasserre, M. Alfred Dupont, le colonel Allaire, M. Bard d'Amont, le président Boucher-Cadart, les lieutenants-colonels Berthelot, Gautreau et Welsch; le capitaine de frégate Lejay; le chef d'escadron de Sainte-Croix; MM. Ardouin-Dumazet, François de Launay, le lieutenant de vaisseau Jacques Schmoll, Lucien Paté, Triquand et P. Wolf; les commandants Bernard-Wolf, Brizard, Schmitt, Léonary, Rouget, Saffroy, Schoengrün, de Wommers, les capitaines Esquet, Galois, Girette, Doni Monchot; le lieutenant de vaisseau d'Agout; M. Charles Funel; les lieutenants Georges Boulot et Marty-Lavauzelle.

— La soirée de gala donnée par le cercle militaire à la salle Fémina a réussi en tous points. Chaleureusement applaudis par les très nombreux assistants :

L'orchestre de cinquante musiciens de la garde républicaine dirigé par leur éminent chef M. Gabriel Parès; M. Chambon la superbe basse talle; Cossira, l'éminent ténor; Mlle Marguerite Starell, le splendide soprano; Mlle Berthe Sover, le puissant contralto; le compositeur Vauvel, la divette Anna Thibaud, M. Brémont, de l'Odéon, Gosse le jeune, troubadour.

Grand succès pour Mlle N. Trouhanova et M. Paul Franck qui interpréteront à merveille la Double épouvante, mimodrame de Paul Franck, musique d'Edouard Mathé, qui furent très acclamés.

M. Eugène Priad tenait le piano d'accompagnement avec sa grande maîtrise.

Le vote des programmes, faite au profit des victimes du tremblement de terre de Messine et de Reggio, produisit une somme assez importante.

Reconnu dans l'assistance :

Le général Dalstein, gouverneur militaire de Paris, les généraux Feldmann, Pendeze, Verrand, Sauret, le colonel Parraet et de nombreux officiers de la garnison de Paris.

Les dames y firent assaut de beauté et d'élégance.

MARIAGES

— M. l'abbé Baron, frère de l'ancien député de Maine-et-Loire, vient de bénir, à Angers, l'église Saint-Joseph, le mariage de sa cousine Mlle Louise Coutant, avec M. Charles de Bonet de Lachapelle, qui appartient à une vieille famille établie depuis plusieurs siècles en Périgord, et est alliée à celles de Mirandol, de Bauroyre, de Maillard, de Lorière, etc.

Les témoins étaient, pour la mariée : M. A. Vincent, conservateur des hypothèques, à Angers, son oncle, et notre confrère M. Henry Coutant, son frère; pour le marié : M. Arthur de Bonet de Lachapelle, son frère, et M. Deburgrave, consul d'Espagne à Orléans.

— On vient de bénir en l'église de Preully-sur-Claire (Indre-et-Loire), le mariage de M. Emile Bonamy, docteur en médecine au Grand-Pressigny, fils de M. et Mme Emile Bonamy, avec Mlle Marguerite Bonamy, fille de M. et Mme Alphonse Bonamy.

— On a célébré avant-hier, à Berlin, à la Kaiser Friedrich Gedächtniskirche, une des plus belles églises de la capitale, le mariage de Mlle Gertrude de Hegermann-Lindencrone, fille du ministre de Danemark en Allemagne, et de M. Paul Holm de Stockholm.

La mariée portait une délicieuse toilette en satin ivoire garnie de bruxelles et un voile de tulle bordé de dentelles.

Plus de trois cents personnes assistaient au service. Reconnu :

L'ambassadeur d'Angleterre et lady Gosenh, le ministre de France et Mme Catinon, l'ambassadeur des Etats-Unis et Mme Hill, l'ambassadeur d'Italie et Mme Pansa, les ambassadeurs d'Espagne, de Russie, de Turquie et les membres du corps diplomatique presque au complet.

Après la cérémonie religieuse M. et Mme de Hegermann-Lindencrone donnèrent une réception dans leur hôtel de Königgratzstrasse où l'on admira l'éblouissante exposition des cadeaux.

AU PAYS DU SOLEIL

— On annonce pour les premiers jours du prochain mois, l'arrivée à Saint-Salvador de M. et Mme Emile Loubet qui se rencontreront avec M. Noblemaire.

DEUIL

— Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. Bertrand Nonpar de Caumont, duc de La Force, ancien secrétaire d'ambassade, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à Paris, 55, rue Pierre-Charron, dans sa soixante-dixième année.

Sportsman très distingué, membre du Comité des courses de la Société d'encouragement de la Société Hippique française, il était membre du Jockey-Club de Paris et du Jockey-Club de Londres. Il fut même pendant trois ans, de 1898 à 1900, commissaire de Longchamp et de Chantilly. Dans ces délicates fonctions, il avait su s'attirer considération et sympathie. Possesseur d'une écurie de courses, sa casaque noire, toque blanche, avait été portée victorieusement en France et en Angleterre. Fusil distingué, son adresse était proverbiale, et son nom est inscrit parmi les fondateurs du stand du Bois de Boulogne.

Le duc de La Force qui fut une des personnalités les plus connues, les plus estimées et les plus sympathiques de la Société parisienne, fut un des amis les plus appréciés de Sa Majesté le roi d'Angleterre.

Marié en 1854 à Mlle Blanche de Maille de La Tour Landry, il était le père du marquis de La Force, qui a épousé l'an dernier Mlle de Noailles, de la comtesse de Luppé et des comtes Armand et Jacques de Caumont La Force, tous les deux officiers de l'armée.

par le duc de La Force, qui fut une des personnalités les plus connues, les plus estimées et les plus sympathiques de la Société parisienne, fut un des amis les plus appréciés de Sa Majesté le roi d'Angleterre.

Marié en 1854 à Mlle Blanche de Maille de La Tour Landry, il était le père du marquis de La Force, qui a épousé l'an dernier Mlle de Noailles, de la comtesse de Luppé et des comtes Armand et Jacques de Caumont La Force, tous les deux officiers de l'armée.

Par sa femme, le défunt était le beau-frère de la duchesse de Plaisance, du comte et de la comtesse François de Maille, du comte et de la comtesse de Grammont, du député de Meurthe-et-Moselle et de la comtesse Ferri de Ludre.

Les obsèques seront célébrées le mercredi 24 janvier à midi, en l'église Saint-Pierre de Chaillot, où l'on se réunira.

Ce même jour, une messe pour les dames sera célébrée à dix heures du matin, en la chapelle des catéchismes de l'église Saint-Pierre de Chaillot, 28 bis, avenue de l'Alma.

Suivant la volonté du défunt, on est prié de n'apporter ni fleurs ni couronnes.

L'inhumation aura lieu au Père-Lachaise.

— Nous apprenons la mort : — De Mme Alexandre Bessy, décédée le 21 janvier, à Paris, 2, avenue Hoche; — Du baron de Paugères, ancien capitaine des mobiles de Loir-et-Cher, décédé au château de Cheneville (Loir-et-Cher), à l'âge de soixante et un ans; — De son mariage avec Mlle de Blavette il laisse trois enfants : — De M. Charles Durand, administrateur de la Compagnie du gaz et des eaux de Tunis, chevalier de la Légion d'honneur. Les obsèques seront célébrées mardi prochain, à dix heures, à l'église de la Trinité. Ferrari.

— Au scrutin de ballottage du Cercle du Bois de Boulogne, on a reçu comme membres permanents :

Le comte de Massa, présenté par le marquis du Crozet et le comte de Miramon. Le comte Xavier de La Rochefoucauld, présenté par le prince Philippe de Carman-Chimay et le marquis de Bonneval. — M. Franklin D. Pelton, présenté par le comte de Miramon. — M. Georges de Montesquiou-Fézensac. — M. Pierre Forêt, présenté par le prince Philippe de Carman-Chimay et le comte de Gramedo.

— Le dîner mensuel de « la Plume et l'Épée » a eu lieu mercredi dernier, au Cercle militaire, sous la présidence de l'amiral Fournier. Parmi les convives :

MM. René Millet, Emile Bertin, les généraux Baron Rebillot, Sage, d'Amboix de Larbont et Lasserre, M. Alfred Dupont, le colonel Allaire, M. Bard d'Amont, le président Boucher-Cadart, les lieutenants-colonels Berthelot, Gautreau et Welsch; le capitaine de frégate Lejay; le chef d'escadron de Sainte-Croix; MM. Ardouin-Dumazet, François de Launay, le lieutenant de vaisseau Jacques Schmoll, Lucien Paté, Triquand et P. Wolf; les commandants Bernard-Wolf, Brizard, Schmitt, Léonary, Rouget, Saffroy, Schoengrün, de Wommers, les capitaines Esquet, Galois, Girette, Doni Monchot; le lieutenant de vaisseau d'Agout; M. Charles Funel; les lieutenants Georges Boulot et Marty-Lavauzelle.

— La soirée de gala donnée par le cercle militaire à la salle Fémina a réussi en tous points. Chaleureusement applaudis par les très nombreux assistants :

L'orchestre de cinquante musiciens de la garde républicaine dirigé par leur éminent chef M. Gabriel Parès; M. Chambon la superbe basse talle; Cossira, l'éminent ténor; Mlle Marguerite Starell, le splendide soprano; Mlle Berthe Sover, le puissant contralto; le compositeur Vauvel, la divette Anna Thibaud, M. Brémont, de l'Odéon, Gosse le jeune, troubadour.

Grand succès pour Mlle N. Trouhanova et M. Paul Franck qui interpréteront à merveille la Double épouvante, mimodrame de Paul Franck, musique d'Edouard Mathé, qui furent très acclamés.

M. Eugène Priad tenait le piano d'accompagnement avec sa grande maîtrise.

Le vote des programmes, faite au profit des victimes du tremblement de terre de Messine et de Reggio, produisit une somme assez importante.

Reconnu dans l'assistance :

Le général Dalstein, gouverneur militaire de Paris, les généraux Feldmann, Pendeze, Verrand, Sauret, le colonel Parraet et de nombreux officiers de la garnison de Paris.

Les dames y firent assaut de beauté et d'élégance.

MARIAGES

— M. l'abbé Baron, frère de l'ancien député de Maine-et-Loire, vient de bénir, à Angers, l'église Saint-Joseph, le mariage de sa cousine Mlle Louise Coutant, avec M. Charles de Bonet de Lachapelle, qui appartient à une vieille famille établie depuis plusieurs siècles en Périgord, et est alliée à celles de Mirandol, de Bauroyre, de Maillard, de Lorière, etc.

Les témoins étaient, pour la mariée : M. A. Vincent, conservateur des hypothèques, à Angers, son oncle, et notre confrère M. Henry Coutant, son frère; pour le marié : M. Arthur de Bonet de Lachapelle, son frère, et M. Deburgrave, consul d'Espagne à Orléans.

— On vient de bénir en l'église de Preully-sur-Claire (Indre-et-Loire), le mariage de M. Emile Bonamy, docteur en médecine au Grand-Pressigny, fils de M. et Mme Emile Bonamy, avec Mlle Marguerite Bonamy, fille de M. et Mme Alphonse Bonamy.

— On a célébré avant-hier, à Berlin, à la Kaiser Friedrich Gedächtniskirche, une des plus belles églises de la capitale, le mariage de Mlle Gertrude de Hegermann-Lindencrone, fille du ministre de Danemark en Allemagne, et de M. Paul Holm de Stockholm.

La mariée portait une délicieuse toilette en satin ivoire garnie de bruxelles et un voile de tulle bordé de dentelles.

Plus de trois cents personnes assistaient au service. Reconnu :

L'ambassadeur d'Angleterre et lady Gosenh, le ministre de France et Mme Catinon, l'ambassadeur des Etats-Unis et Mme Hill, l'ambassadeur d'Italie et Mme Pansa, les ambassadeurs d'Espagne, de Russie, de Turquie et les membres du corps diplomatique presque au complet.

Après la cérémonie religieuse M. et Mme de Hegermann-Lindencrone donnèrent une réception dans leur hôtel de Königgratzstrasse où l'on admira l'éblouissante exposition des cadeaux.

AU PAYS DU SOLEIL

— On annonce pour les premiers jours du prochain mois, l'arrivée à Saint-Salvador de M. et Mme Emile Loubet qui se rencontreront avec M. Noblemaire.

DEUIL

— Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. Bertrand Nonpar de Caumont, duc de La Force, ancien secrétaire d'ambassade, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à Paris, 55, rue Pierre-Charron, dans sa soixante-dixième année.

Sportsman très distingué, membre du Comité des courses de la Société d'encouragement de la Société Hippique française, il était membre du Jockey-Club de Paris et du Jockey-Club de Londres. Il fut même pendant trois ans, de 1898 à 1900, commissaire de Longchamp et de Chantilly. Dans ces délicates fonctions, il avait su s'attirer considération et sympathie. Possesseur d'une écurie de courses, sa casaque noire, toque blanche, avait été portée victorieusement en France et en Angleterre. Fusil distingué, son adresse était proverbiale, et son nom est inscrit parmi les fondateurs du stand du Bois de Boulogne.

Le duc de La Force qui fut une des personnalités les plus connues, les plus estimées et les plus sympathiques de la Société parisienne, fut un des amis les plus appréciés de Sa Majesté le roi d'Angleterre.

Marié en 1854 à Mlle Blanche de Maille de La Tour Landry, il était le père du marquis de La Force, qui a épousé l'an dernier Mlle de Noailles, de la comtesse de Luppé et des comtes Armand et Jacques de Caumont La Force, tous les deux officiers de l'armée.

Par sa femme, le défunt était le beau-frère de la duchesse de Plaisance, du comte et de la comtesse François de Maille, du comte et de la comtesse de Grammont, du député de Meurthe-et-Moselle et de la comtesse Ferri de Ludre.

Les obsèques seront célébrées le mercredi 24 janvier à midi, en l'église Saint-Pierre de Chaillot, où l'on se réunira.

Ce même jour, une messe pour les dames sera célébrée à dix heures du matin, en la chapelle des catéchismes de l'église Saint-Pierre de Chaillot, 28 bis, avenue de l'Alma.

Suivant la volonté du défunt, on est prié de n'apporter ni fleurs ni couronnes.

L'inhumation aura lieu au Père-Lachaise.

— Nous apprenons la mort : — De Mme Alexandre Bessy, décédée le 21 janvier, à Paris, 2, avenue Hoche; — Du baron de Paugères, ancien capitaine des mobiles de Loir-et-Cher, décédé au château de Cheneville (Loir-et-Cher), à l'âge de soixante et un ans; — De son mariage avec Mlle de Blavette il laisse trois enfants : — De M. Charles Durand, administrateur de la Compagnie du gaz et des eaux de Tunis, chevalier de la Légion d'honneur. Les obsèques seront célébrées mardi prochain, à dix heures, à l'église de la Trinité. Ferrari.

— Au scrutin de ballottage du Cercle du Bois de Boulogne, on a reçu comme membres permanents :

Le comte de Massa, présenté par le marquis du Crozet et le comte de Miramon. Le comte Xavier de La Rochefoucauld, présenté par le prince Philippe de Carman-Chimay et le marquis de Bonneval. — M. Franklin D. Pelton, présenté par le comte de Miramon. — M. Georges de Montesquiou-Fézensac. — M. Pierre Forêt, présenté par le prince Philippe de Carman-Chimay et le comte de Gramedo.

— Le dîner mensuel de « la Plume et l'Épée » a eu lieu mercredi dernier, au Cercle militaire, sous la présidence de l'amiral Fournier. Parmi les convives :

MM. René Millet, Emile Bertin, les généraux Baron Rebillot, Sage, d'Amboix de Larbont et Lasserre, M. Alfred Dupont, le colonel Allaire, M. Bard d'Amont, le président Boucher-Cadart, les lieutenants-colonels Berthelot, Gautreau et Welsch; le capitaine de frégate Lejay; le chef d'escadron de Sainte-Croix; MM. Ardouin-Dumazet, François de Launay, le lieutenant de vaisseau Jacques Schmoll, Lucien Paté, Triquand et P. Wolf; les commandants Bernard-Wolf, Brizard, Schmitt, Léonary, Rouget, Saffroy, Schoengrün, de Wommers, les capitaines Esquet, Galois, Girette, Doni Monchot; le lieutenant de vaisseau d'Agout; M. Charles Funel; les lieutenants Georges Boulot et Marty-Lavauzelle.

— La soirée de gala donnée par le cercle militaire à la salle Fémina a réussi en tous points. Chaleureusement applaudis par les très nombreux assistants :

L'orchestre de cinquante musiciens de la garde républicaine dirigé par leur éminent chef M. Gabriel Parès; M. Chambon la superbe basse talle; Cossira, l'éminent ténor; Mlle Marguerite Starell, le splendide soprano; Mlle Berthe Sover, le puissant contralto; le compositeur Vauvel, la divette Anna Thibaud, M. Brémont, de l'Odéon, Gosse le jeune, troubadour.

Grand succès pour Mlle N. Trouhanova et M. Paul Franck qui interpréteront à merveille la Double épouvante, mimodrame de Paul Franck, musique d'Edouard Mathé, qui furent très acclamés.

M. Eugène Priad tenait le piano d'accompagnement avec sa grande maîtrise.

Le vote des programmes, faite au profit des victimes du tremblement de terre de Messine et de Reggio, produisit une somme assez importante.

Reconnu dans l'assistance :

Le général Dalstein, gouverneur militaire de Paris, les généraux Feldmann, Pendeze, Verrand, Sauret, le colonel Parraet et de nombreux officiers de la garnison de Paris.

Les dames y firent assaut de beauté et d'élégance.

MARIAGES

— M. l'abbé Baron, frère de l'ancien député de Maine-et-Loire, vient de bénir, à Angers, l'église Saint-Joseph, le mariage de sa cousine Mlle Louise Coutant, avec M. Charles de Bonet de Lachapelle, qui appartient à une vieille famille établie depuis plusieurs siècles en Périgord, et est alliée à celles de Mirandol, de Bauroyre, de Maillard, de Lorière, etc.

Les témoins étaient, pour la mariée : M. A. Vincent, conservateur des hypothèques, à Angers, son oncle, et notre confrère M. Henry Coutant, son frère; pour le marié : M. Arthur de Bonet de Lachapelle, son frère, et M. Deburgrave, consul d'Espagne à Orléans.

— On vient de bénir en l'église de Preully-sur-Claire (Indre-et-Loire), le mariage de M. Emile Bonamy, docteur en médecine au Grand-Pressigny, fils de M. et Mme Emile Bonamy, avec Mlle Marguerite Bonamy, fille de M. et Mme Alphonse Bonamy.

— On a célébré avant-hier, à Berlin, à la Kaiser Friedrich Gedächtniskirche, une des plus belles églises de la capitale, le mariage de Mlle Gertrude de Hegermann-Lindencrone, fille du ministre de Danemark en Allemagne, et de M. Paul Holm de Stockholm.

La mariée portait une délicieuse toilette en satin ivoire garnie de bruxelles et un voile de tulle bordé de dentelles.

Plus de trois cents personnes assistaient au service. Reconnu :

L'ambassadeur d'Angleterre et lady Gosenh, le ministre de France et Mme Catinon, l'ambassadeur des Etats-Unis et Mme Hill, l'ambassadeur d'Italie et Mme Pansa, les ambassadeurs d'Espagne, de Russie, de Turquie et les membres du corps diplomatique presque au complet.

Après la cérémonie religieuse M. et Mme de Hegermann-Lindencrone donnèrent une réception dans leur hôtel de Königgratzstrasse où l'on admira l'éblouissante exposition des cadeaux.

AU PAYS DU SOLEIL

— On annonce pour les premiers jours du prochain mois, l'arrivée à Saint-Salvador de M. et Mme Emile Loubet qui se rencontreront avec M. Noblemaire.

DEUIL

— Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. Bertrand Nonpar de Caumont, duc de La Force, ancien secrétaire d'ambassade, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à Paris, 55, rue Pierre-Charron, dans sa soixante-dixième année.

Sportsman très distingué, membre du Comité des courses de la Société d'encouragement de la Société Hippique française, il était membre du Jockey-Club de Paris et du Jockey-Club de Londres. Il fut même pendant trois ans, de 1898 à 1900, commissaire de Longchamp et de Chantilly. Dans ces délicates fonctions, il avait su s'attirer considération et sympathie. Possesseur d'une écurie de courses, sa casaque noire, toque blanche, avait été portée victorieusement en France et en Angleterre. Fusil distingué, son adresse était proverbiale, et son nom est inscrit parmi les fondateurs du stand du Bois de Boulogne.

Le duc de La Force qui fut une des personnalités les plus connues, les plus estimées et les plus sympathiques de la Société parisienne, fut un des amis les plus appréciés de Sa Majesté le roi d'Angleterre.

Marié en 1854 à Mlle Blanche de Maille de La Tour Landry, il était le père du marquis de La Force, qui a épousé l'an dernier Mlle de Noailles, de la comtesse de Luppé et des comtes Armand et Jacques de Caumont La Force, tous les deux officiers de l'armée.

Par sa femme, le défunt était le beau-frère de la duchesse de Plaisance, du comte et de la comtesse François de Maille, du comte et de la comtesse de Grammont, du député de Meurthe-et-Moselle et de la comtesse Ferri de Ludre.

Les obsèques seront célébrées le mercredi 24 janvier à midi, en l'église Saint-Pierre de Chaillot, où l'on se réunira.

Ce même jour, une messe pour les dames sera célébrée à dix heures du matin, en la chapelle des catéchismes de l'église Saint-Pierre de Chaillot, 28 bis, avenue de l'Alma.

Suivant la volonté du défunt, on est prié de n'apporter ni fleurs ni couronnes.

L'inhumation aura lieu au Père-Lachaise.

— Nous apprenons la mort : — De Mme Alexandre Bessy, décédée le 21 janvier, à Paris, 2, avenue Hoche; — Du baron de Paugères, ancien capitaine des mobiles de Loir-et-Cher, décédé au château de Cheneville (Loir-et-Cher), à l'âge de soixante et un ans; — De son mariage avec Mlle de Blavette il laisse trois enfants : — De M. Charles Durand, administrateur de la Compagnie du gaz et des eaux de Tunis, chevalier de la Légion d'honneur. Les obsèques seront célébrées mardi prochain, à dix heures, à l'église de la Trinité. Ferrari.

— Au scrutin de ballottage du Cercle du Bois de Boulogne, on a reçu comme membres permanents :

Le comte de Massa, présenté par le marquis du Crozet et le comte de Miramon. Le comte Xavier de La Rochefoucauld, présenté par le prince Philippe de Carman-Chimay et le marquis de Bonneval. — M. Franklin D. Pelton, présenté par le comte de Miramon. — M. Georges de Montesquiou-Fézensac. — M. Pierre Forêt, présenté par le prince Philippe de Carman-Chimay et le comte de Gramedo.

— Le dîner mensuel de « la Plume et l'Épée » a eu lieu mercredi dernier, au Cercle militaire, sous la présidence de l'amiral Fournier. Parmi les convives :

MM. René Millet, Emile Bertin, les généraux Baron Rebillot, Sage, d'Amboix de Larbont et Lasserre, M. Alfred Dupont, le colonel Allaire, M. Bard d'Amont, le président Boucher-Cadart, les lieutenants-colonels Berthelot, Gautreau et Welsch; le capitaine de frégate Lejay; le chef d'escadron de Sainte-Croix; MM. Ardouin-Dumazet, François de Launay, le lieutenant de vaisseau Jacques Schmoll, Lucien Paté, Triquand et P. Wolf; les commandants Bernard-Wolf, Brizard, Schmitt, Léonary,

eurs, les cours des fonds publics sont toujours en plus-value.

AU CHILI

Santiago-de-Chili, 23 janvier. Le ministère est ainsi constitué : Intérieur, M. Edouard Charrie ; Affaires étrangères, cultes et colonisation, M. Raphaël Balmaceda ; Finances, M. Louis Devota ; Justice et instruction publique, M. Georges Hannens ; Guerre et marine, M. Dario Zanastin ; Industrie et travaux publics, M. Manuel Espinosa Jara.

AU MAROC

Retour du général d'Amade

Le général de division d'Amade, commandant les troupes françaises débarquées à Casablanca depuis janvier 1908, va rentrer en France, après avoir reçu la médaille militaire.

On sait que cette décoration est la plus haute distinction qui puisse être attribuée à un officier général. Elle est la juste récompense des services rendus au pays par un officier qui, au cours de la campagne du Maroc, a su joindre à sa valeur militaire des qualités d'administrateur et un tact politique qui en cette circonstance étaient du plus grand prix. On se souvient que récemment le général d'Amade reçut du gouvernement espagnol la croix du Mérite militaire. La remise de cette décoration avait été l'occasion d'un témoignage de confraternité d'armes entre les deux nations.

Voici le télégramme par lequel le ministre de la guerre a avisé le général d'Amade de sa nomination :

Prenant en considération votre demande adressée le 7 janvier, je vous autorise à rentrer en France après la remise du commandement au général Moirier.

Au moment où vous allez quitter la terre marocaine, où vous avez tant fait pour nos armes et la civilisation française, je tiens à vous assurer de nouveau, au nom du gouvernement, de l'approbation entière qu'il donne aux actes de votre commandement, ainsi que de la reconnaissance du pays pour les services et les résultats acquis. Je demande au Président de la République de vous conférer la médaille militaire.

Si l'état de votre santé le permet il serait désirable que vous passiez à Madrid ; vous trouveriez l'occasion de remercier personnellement le Roi et le ministre de la guerre pour la distinction qui vous a été conférée.

Le général d'Amade a répondu :

Je suis profondément ému du télégramme et j'aurais été heureux de prolonger mon séjour aussi longtemps que le gouvernement me l'aurait ordonné ; je suis reconnaissant de l'honneur qu'il m'a fait de me confier le drapeau de la France et suis heureux de le remettre aux mains du général Moirier.

Je vous supplie de reporter votre bienvenue sur les officiers et soldats du corps de débarquement ; je suis largement récompensé. Laissez-moi la perspective de la médaille militaire comme suprême récompense des services que je dois encore au pays.

Le général d'Amade, en portant le télégramme ministériel à la connaissance du corps de débarquement, dit qu'il acquitte une dette de reconnaissance :

Les éloges du gouvernement de la République vont aux vaillants compagnons et collaborateurs dont les efforts ont atteint leur but.

Suivent les dispositions pour la tournée d'inspection de la Chaouïa.

Le général Moirier prendra le commandement le 1<sup>er</sup> février. Le général d'Amade s'embarquera pour la France après le 15 février.

UN NOUVEAU Tremblement de terre

A peine l'émotion causée dans le monde entier par l'affreuse catastrophe de Messina se calme-t-elle un peu dans les éternités consolantes de la solidarité humaine que, de nouveau, la terre tremble. Où ? On ne sait. Les appareils enregistrent de violentes secousses à 3,000 kilomètres du centre de l'Europe. On devine un nouveau cataclysme. On ignore encore la région où il s'est produit. L'effroi du désastre annoncé se double d'une énigme. Voici ce qu'on sait :

De Rome, on nous télégraphie que tous les instruments sismologiques de l'Italie ont été fortement agités ce matin, entre trois et quatre heures, au point que les plumes indicatrices se sont brisées. Tous signalaient qu'une terrible secousse a dû se produire à une grande distance, estimée, suivant que les observateurs se trouvent au midi ou vers le nord, de 4,000 à 9,000 kilomètres. Cela rend difficile d'établir approximativement la zone. L'éminent astronome Melzi, président de la Société astronomique italienne, a exprimé l'avis que le cataclysme a pu se produire en Asie Mineure ou en Chine.

Les secousses se sont aussi fait ressentir dans la plupart des observatoires européens.

Les télégrammes parvenus des différents points de l'Allemagne ont été établis des observatoires sismologiques annonçant que de très fortes secousses ont été enregistrées ce matin vers quatre heures.

Le tremblement de terre, disent-ils, a dû être considérable et a dû se produire en Asie à une distance de 3,000 à 4,000 kilomètres d'ici.

Par contre, les sismographes de Vogtland enregistrent une courbe plus prononcée que lors de la catastrophe de Messina, et concluent à un tremblement de terre en deçà des frontières de l'Europe.

L'observatoire d'Uccle (Belgique) a enregistré, à 2 h. 53 du matin, une forte secousse sismique qui a duré vingt minutes et est survenue à 4,000 kilomètres dans la région sud-est.

La phase maximum a été ressentie à trois heures.

Les appareils sismographiques de Vienne ont enregistré à 4 h. 8 du matin, une secousse lointaine dans un rayon de 3,500 kilomètres.

A Sofia (Bulgarie), les appareils ont enregistré à 4 h. 53 du matin une secousse lointaine de tremblement de terre, dénotant une catastrophe encore plus grave que le dernier tremblement de Sicile.

A Bucarest (Roumanie), légère secousse à 4 h. 54.

L'Observatoire du Cap a enregistré une secousse sismique qui a commencé à trois heures vingt du matin, heure de Greenwich, et a duré plusieurs minutes.

De Tortosa (Espagne), on télégraphie que les appareils de l'observatoire de l'Ebre ont enregistré dans la matinée, à 2 h. 55, un fort tremblement de terre qui aurait eu lieu dans une région plus éloignée que le détroit de Messine.

Les oscillations sismiques continuent. Une secousse très forte a été ressentie à Palmi, à Bagnara, à Scilla et à Villa San Giovanni. Il n'y a pas eu de victimes ; mais les populations sont très alarmées et redoutent un nouveau sinistre.

La situation aux pays sinistrés

(Par dépêche de notre correspondant parti culier) Rome, 23 janvier.

Plusieurs journaux annoncent que d'ici peu l'état de siège va être levé à Messine et que l'administration de la ville va être confiée à un commissaire civil. En attendant le général Mazza continue à pousser activement les travaux. En raison du nombre de plus en plus grand des cadavres découverts, on a prié l'administration municipale d'organiser un service de fossoyeurs plus considérable.

On a pris des mesures pour achever la construction des baraques provisoires, en attendant que le génie civil puisse construire en nombre suffisant des baraques permanentes.

Le temps s'améliore et a permis aujourd'hui un travail plus actif. Les divers services fonctionnent régulièrement.

Une très forte secousse d'une durée de huit secondes s'est fait ressentir à 7 h. 30 du soir. Les baraquements ont été secoués. La population est très alarmée.

Le duc de Gênes, à bord du cuirassé Regina-Margherita, est parti pour la Spezia.

De son côté, le général Mazzitelli télégraphie de Reggio qu'il a donné des ordres pour la recherche des biens perdus lors de la catastrophe et pour leur conservation.

La ville est divisée en douze sections, qui ont leur tête des autorités civiles et militaires. Les communes de l'arrondissement ont été organisées de la même façon.

Les comités sont chargés de l'identification des personnes, de la sauvegarde et de la remise des biens recouverts.

Un comité central, composé d'un officier supérieur et de représentants de la préfecture et de la municipalité, devra coordonner l'action de ces comités.

Le général Mazzitelli s'est entretenu avec l'ingénieur Simonetti, chargé par le ministère des travaux publics de diriger la construction de baraques définitives.

Les représentants de la Croix-Rouge suisse sont arrivés avec deux wagons de vivres et de vêtements. Ils ont commencé la distribution dans les villages de la montagne.

Le navire espagnol Catalogna est arrivé. L'équipage s'occupe de recueillir les blessés.

LA CROIX-ROUGE FRANÇAISE

Mme l'amirale Jaurès et le colonel Meaux-Saint-Marc, accompagnés des membres du Comité de l'Association des Dames françaises, iront cet après-midi recevoir à la gare de Lyon la première équipe de dames infirmières de la Croix-Rouge française rentrant à Paris et composée de Mmes la comtesse Lunzi et Vlasto, et de Mlle Ferrand. Le train qui les ramène est attendu à 4 h. 1/2.

Ces dames ont été précédées à Paris par le docteur Benoit qui a parcouru tous les pays sinistrés, et qui a pu donner, dès hier, au colonel Meaux-Saint-Marc, des renseignements extrêmement intéressants sur sa mission.

Le colonel Meaux-Saint-Marc a eu hier, par une dernière dépêche de Naples, la confirmation que les malades et blessés guéris par nos dames infirmières n'avaient quitté les hôpitaux que munis de tous les secours qui peuvent leur être nécessaires pendant un certain temps encore, habilles de neuf, et emportant des vêtements de rechange et même de l'argent de poche fourni par la Croix-Rouge française.

Il se préoccupe surtout maintenant du sort des enfants qui ont perdu leurs parents dans le cataclysme et qui se trouvent actuellement sans famille et tout à fait abandonnés. Il s'est entretenu de la question avec ses collègues de l'état-major de la Croix-Rouge française, et voici le projet que l'on compte réaliser pour assurer l'avenir de ces orphelins.

Les comtesse Lunzi et celles de ses compagnes qui rentrent ce soir à Paris seront suivies de près par Mme Feuillet et des dames infirmières de l'Union des Femmes de France, par Mmes Foutoul et la générale Hervé, Mme Pérouse, présidente, Mmes Barbier-Hugo et Charbonnel, vice-présidentes des Femmes de France, recevront leurs collaboratrices dès leur arrivée.

Dans une fort jolie allocution, hier, à la Société de géographie, M. Schrader a associé la Société, qui a envoyé son obole au comité de secours, au deuil de la nation italienne et de l'humanité.

Puis, commentant la catastrophe au point de vue géographique, il a dit qu'il espérait que les progrès de la science permettraient un jour, après une entente internationale, preuve de solidarité humaine, de prévenir le retour de telles calamités.

La Fédération nationale des sapeurs-pompiers français vient d'ouvrir une souscription en faveur de ses camarades italiens victimes des récentes catastrophes dont la Sicile et la Calabre viennent d'être le théâtre.

UNE CATASTROPHE MARITIME

ÉVITÉE PAR

LA TÉLÉGRAPHIE SANS FIL

Hier matin, les postes de télégraphie sans fil établis sur la côte des Etats-Unis recevaient des radiogrammes lancés par le grand paquebot anglais Republic, qui les avaient qu'à bord, dans un épais brouillard, par un vapeur resté inconnu, une voie d'eau s'était déclarée à son bord, envahissant la chaudière et qu'il était en train de couler rapidement.

Le paquebot Republic, de la White Star Line, avait quitté New-York avant-hier, avec 461 passagers, dont 250 de première classe, pour un voyage de tourisme vers la Méditerranée, au cours duquel il devait relâcher aux Açores, à Gibraltar, à Gênes, à Naples et à Alexandrie.

On juge aisément de l'anxiété qui dut étreindre les employés des postes de télégraphie sans fil dont les appareils enregistraient une si troublante nouvelle. Mais les radiogrammes captés par les postes de la terre ferme l'étaient également par les postes des navires se trouvant dans le rayon d'action des ondes herziennes émises par le Republic, si bien que ces navires, avertis de l'accident, se portèrent en toute hâte au secours du paquebot en péril.

C'est ainsi que le transatlantique anglais Baltic, allant à Liverpool, le transatlantique français la Lorraine, allant au Havre, un garde-côtes américain, le paquebot Floride arrivaient bientôt près du Republic et se mettaient en devoir de procéder au sauvetage.

Bref, hier, à neuf heures quarante-cinq du matin, à Boston, à Nantucket, à Vineyard-Haven et autres lieux on était prévenu que les passagers et l'équipage étaient transbordés sur la Floride.

Si l'on songe qu'un transatlantique de la taille du Republic (15,378 tonnes, 177 mètres de longueur) ne doit pas avoir moins de 300 hommes d'équipage, y compris le personnel des cabines et des officiers, si l'on songe que 461 passagers étaient à bord, on voit qu'un terrible catastrophe a été évitée grâce à la merveilleuse découverte qu'est la télégraphie sans fil.

Il ne faut décidément pas ajouter foi à la boutade décourageante qui dénonçait naguère la faillite de la science. Celle-ci a du bon, tout de même, et si elle ne donne pas la clef de tous les mystères, si elle ne résout pas tous les problèmes, elle fait des conquêtes dont l'humanité profite largement.

Les dépêches venues d'Amérique ne disent rien du sort final du Republic. Il est vraisemblable qu'il aura achevé de couler. C'est une perte considérable, car c'était un des navires les plus récents et les meilleurs de la White Star Line. Il ne datait que de 1903.

Un détail : le Republic emportait 500 tonnes d'approvisionnement destinées à la flotte américaine qui se trouve actuellement, comme on le sait, dans la Méditerranée.

Un télégramme de Boston à la Bourse maritime confirme que le Florida a bien recueilli les passagers du Republic et que la collision n'a causé aucune mort d'homme, mais il ajoute que le Florida qui, outre les passagers de ce dernier navire a à son bord neuf cents émigrants italiens, signale qu'il lui-même a besoin de secours.

Cette circonstance jointe à certains autres indices relevés ici fait supposer que le Florida pourrait bien être le navire qui fit collision avec le Republic.

Un autre télégramme d'une station de la côte annonce qu'à trois heures de l'après-midi la Lorraine était à huit milles du Republic. On pense ici que le paquebot français aura pu secourir le Florida, en cas de besoin.

La Compagnie Cunard a prescrit par télégraphie sans fil au Lucia, qui se trouvait à soixante-cinq milles à l'est de Nantucket, d'aller à la recherche du Republic.

DANS LA MARINE

La crise navale

Lorsque M. Charles Chaumet, député de la Gironde, a voulu ces jours-ci réunir en volume les deux rapports, si substantiels, si remplis de faits précis et de remarques suggestives, qu'il a rédigés sur la marine, au nom de la commission du budget pour les deux exercices 1908 et 1909, il a donné à ce volume le seul titre qui hélas ! lui convienne, celui de La Crise navale.

A son tour, M. Doumer vient, dans un article magistral, de dénoncer cette crise en indiquant les causes et en signalant les remèdes à y apporter.

Il existe, en effet, une crise navale dont la gravité n'est pas sans causer de légitimes préoccupations et, disons le mot, de tristesse à ceux qui ont le souci du bon renom et du prestige de notre flotte de guerre. Cette crise affectant à la fois le matériel et le personnel fait douter de la valeur de notre marine, et c'est là un motif réel d'inquiétudes et d'alarmes.

Des accidents beaucoup trop nombreux, survenus en ces derniers temps, ont permis de penser que notre artillerie n'était pas en condition satisfaisante ou que nos bâtiments eux-mêmes laissaient à désirer sous divers rapports. Un certain découragement se fait sentir parmi les officiers à cause de l'insuffisance de leurs efforts et, quant aux équipages, il est visible que la néfaste propagande antimilitariste a fait des disciples dans leurs rangs, comme le démontre, après plusieurs autres, la tentative criminelle de sabotage constatée récemment à bord du croiseur le Condé.

La crise du personnel sera conjurée aisément. Dieu merci ! le sentiment du devoir n'est pas encore aboli dans notre pays. Le jour où les officiers de marine sauront que leur bonne volonté ne se trouvera plus paralysée par l'indifférence de certains services dirigeants, leur découragement disparaîtra et leur ardeur redevenira ce qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être. Le jour où l'autorité, se sachant soutenue en haut, pourra sévir justement mais fermement contre les adeptes des doctrines hétérodoxes égarés parmi les équipages, la discipline ne tardera pas à renaitre.

Mais la crise qui sévit sur le matériel sera plus difficile et plus longue à guérir.

Elle prend son origine dans les défauts de l'organisation même de notre marine, dans le manque de cohésion des divers services, dans l'éparpillement des responsabilités, dans l'émiettement de l'impulsion générale. Pour la conjurer, il ne faudra donc ni plus ni moins qu'une refonte totale de notre établissement naval, un remaniement complet d'une institution qui est demeurée beaucoup trop attachée à des traditions séculaires, sans avoir l'habileté de modifier ses errements en raison des progrès survenant chaque jour dans l'art naval moderne.

C'est ce qu'a montré M. Paul Doumer dans l'article auquel nous faisons allusion, et dans lequel il pose résolument la question : la France veut-elle, oui ou non, avoir encore une marine ?

A cette question la réponse est évidente. Nous ne pouvons pas abdiquer sur mer. Il faudra donc consentir en faveur de notre flotte de nouveaux sacrifices, mais à la condition expresse que le pays saura que les pratiques fâcheuses ont disparu de la marine, que l'ordre règne là où depuis quelque temps le désarroi se fait trop sentir.

La présidence du Royauté de l'administrateur méthodique qu'est M. Alfred Picard est un sûr garant que les réformes souhaitées s'accompliront heureusement.

Marc Landry.

La Conférence de M. Frédéric Masson

La conférence faite par M. Frédéric Masson sur « le Pape et l'Empereur » paraîtra le 30 janvier, illustrée hors texte, dans la Revue hebdomadaire. Cette revue s'est assurée le droit exclusif de publier in extenso les trois séries de conférences faites du 15 janvier au 15 avril à la Société des Conférences. Prix de l'abonnement : trois mois, Paris, 5 fr. 25 ; départements, 5 fr. 75 ; étranger, 7 francs ; le numéro, 50 centimes. Librairie Plon, 8, rue Garancière, Paris.

JOURNAUX ET REVUES

L'administration

Le Temps remarque ceci. Le service des téléphones ne marche pas du tout ; cela va de mal en pis. Quant au service de la voirie, eh ! bien, nous ne sommes pas balayés ; on laisse s'accumuler la neige et, quand la neige a fondu, on jette dessus des tonnes de sel qui coûtent extrêmement cher et qui sont tout à fait inutiles. Les trains de l'Etat arrivent en retard ; les trains qui en ont plus ne partent pas à l'heure. Les alumettes de la région coûtent si cher à l'Etat que celui-ci ne se rattache qu'en temps de grève, car il achète alors ses alumettes à l'étranger.

Ainsi travaillent les administrations de l'Etat.

Mais une est laborieuse, méticuleuse et attentive, une seule ; et, pour notre malheur, c'est le fisc.

Ah ! le fisc est exempt de toute nonchalance !... Voyez ce que font les agents de M. Caillaux ; c'est une merveille.

Un négociant, qui renvoyait trois bouteilles vides à une cristallerie, oubliât de poser un timbre-quitance sur sa note de renvoi. Et il y eut un bureaucrate pour lui faire une histoire des plus compliquées. Il a fallu que la fédération des chambres syndicales s'en occupât. Tout cela pour deux sous. Et, quand l'Etat industriel nous fait payer quatre cents francs l'abonnement annuel d'un téléphone qui ne fonctionne pas, il n'y a aucun bureaucrate pour s'indigner de l'indécence que l'Etat commet et pour la réparer.

Second exemple du travail que fait l'administration de M. Caillaux. Cette idée admirable lui vint : on soustrairait au droit du timbre les numéros de vestiaire que les ouvreaux vont donner, dans les théâtres, en échange provisoire d'un pardessus ; mais oui, cela dans le prétexte que ce numéro de vestiaire est un reçu. Ainsi, l'arrivée au théâtre de la sortie serait charmante !

Troisième exemple. Désormais, un voyageur ne peut plus passer la frontière française avec plus de dix cigares ou vingt cigarettes ; ceci ou cela, le cumul étant défendu. Et les dames n'ont pas droit à la moindre cigarette.

Ah ! tel est, en ce pays, le fisc !... Et c'est à dire que toutes les administrations françaises qui sont chargées de servir le contribuable ne font absolument rien, tandis que celle qui le « tape », si j'ose dire, travaille assidûment : elle taquine le contribuable et elle le presse. C'est ainsi qu'est organisée notre vie par les soins de l'Etat républicain.

André Beaunier.

La Presse de ce matin

LA POLITIQUE

L'Action, sous la signature de M. F. Dubief :

Au sujet de l'envoi aux colonies, pour les défricher, des mendiants et vagabonds valides.

Ce n'est pas aux éternels, aux épuisés de vice et d'alcool qu'il faut offrir un régime qui demande avant tout de l'énergie et de la santé. Les colonies ne sont pas faites pour ces gens-là ; assistés, ils coteraient trop cher ; abandonnés, ils se feraient trop dangereux.

Au surplus, nous ne devons pas faire à nos colonies, qui s'en trouveraient fort mal et qui ne manqueraient pas de protester — avec raison. Nos domaines d'outre-mer ont besoin non de laide de nos populations, mais de meilleurs de nos fils pour grandir et pour prospérer. Nos vagabonds et nos mendiants sont un mauvais article d'exportation. Que la métropole les garde. C'est elle encore qui peut, par un régime comme celui qu'on leur applique à Meximénil et à Venhuis, et dont le travail obligatoire est la base et le principe, en tirer le meilleur parti.

Tripartite de la Seine

Vice-présidents : MM. Tassarot, Le Berquier. Présidents de section : MM. Duchanfour, Chabot, des Etangs, Hugo, Levasseur. Juges d'instruction : MM. Lemaire, Cabanel, Anquet, Barrat, Berr, Joliot ; 2<sup>e</sup> catégorie : MM. Ducasse, de Soubeiran de Saint-Pris. Juges : MM. d'Albignac, de Cardillac, Guéneé, Petit, Renckhoff, Schlumberger. Substituts du procureur de la République : MM. Bloch, de Casablanca, Dagoury, Kios, Gaill, Matter, Scherdin, Wattin. Juges suppléants (1<sup>re</sup> catégorie) : MM. Beaujour, Burnod, Drapier, Kastler, Larcher, Plancheau, Pontremoli.

COUS D'APPEL DE PARIS

Conseillers : MM. Bédorez, Bidault de L'Isle, Bomby, Comol, Dubost, Durand, Fabre, Fournier, Laneyrie, Levrier, Millard, Planteau, Poncet, Rouilleau. Substituts généraux : MM. Fournier, Coréntin-Guyho. Substituts du procureur général : MM. Frémont, Laurence, Pèzous, Rome.

TRIBUNAL DE LA SEINE

Vice-présidents : MM. Tassarot, Le Berquier. Présidents de section : MM. Duchanfour, Chabot, des Etangs, Hugo, Levasseur. Juges d'instruction : MM. Lemaire, Cabanel, Anquet, Barrat, Berr, Joliot ; 2<sup>e</sup> catégorie : MM. Ducasse, de Soubeiran de Saint-Pris. Juges : MM. d'Albignac, de Cardillac, Guéneé, Petit, Renckhoff, Schlumberger. Substituts du procureur de la République : MM. Bloch, de Casablanca, Dagoury, Kios, Gaill, Matter, Scherdin, Wattin. Juges suppléants (1<sup>re</sup> catégorie) : MM. Beaujour, Burnod, Drapier, Kastler, Larcher, Plancheau, Pontremoli.

COUS D'APPEL (A L'EXCEPTION DE PARIS)

Présidents de Chambre : MM. Bosquet, président de Chambre à Douai ; Burdin de Péronne, président de Chambre à Amiens ; Fosse, président de Chambre à Caen ; Maulmond, président de Chambre à Bourges ; Rauch, président de Chambre à Montpellier ; Varenne, président de Chambre à Caen.

Conseillers : MM. Abel, à Nîmes ; Arnaud, à Chambéry ; Artus, à Toulouse ; Béchon, à Riom ; Benoit, à Lyon ; Biro-Letourneux, à Montpellier ; Bérard, à Douai ; Bénit, à Grenoble ; Bertrand, à Riom ; Bobin, à Besançon ; Boissière, à Nîmes ; Bonnan, à Toulouse ; Boudin, à Alger ; Brocard, à Montpellier ; Cabanon, à Angers ; Canus, à Nancy ; Cardot, à Alger ; Carrier, à

placeant, mais le nouveau stock dut être refusé, parce que les poudres avaient été « sabotées ». Le ministre n'aurait pas été informé de ce fait grave.

Le Siècle : Notre confrère le Siècle paraît désormais le soir, à cinq heures. La ligne politique du Siècle ne sera pas modifiée.

A L'INSTITUT

Au cours de la séance tenue hier par l'Académie des sciences morales et politiques, M. le comte de Haussonville a donné lecture d'une étude remarquablement documentée et fort attrayante par sa forme, qu'il vient d'écrire sur le travail des femmes à domicile et le salaire minimum. Sa communication a vivement intéressé ses collègues.

Après avoir résumé dans un aperçu clair et précis les ouvrages divers traitant de ces questions, M. de Haussonville a exposé les conditions du travail des femmes à domicile, surtout du travail de couture et de lingerie.

Ch. D.

Une Œuvre charitable

Le succès de la Grande Loterie de l'Œuvre de la Maison de retraite des artistes, qui se tirera irrévocablement le 15 février, est sans précédent ! Non seulement les demandes de billets affluent de Paris et de province, mais l'étranger semble avoir également à cœur de participer à cette excellente œuvre de bienfaisance. Les mandats arrivent, 110, boulevard Sébastopol, d'Angleterre, de Belgique, d'Allemagne, d'Amérique, du Japon et même du Maroc.

Déjà, un millionnaire yankee a tenu un important pari contre un lord anglais assurant que le gros lot de 250,000 francs sera gagné par un sujet de Sa Majesté Britannique. Voici un beau tournoi international !

Adressez les demandes, 110, boulevard Sébastopol.

LA JOURNÉE

Assemblée générale : La Société amicale de secours des anciens élèves de l'Ecole polytechnique, sous la présidence de M. Philippe Grozier, ambassadeur de France à Vienne (Ecole polytechnique, grand amphithéâtre de physique, rue Clopin, trois heures). — La Mission laïque française, assemblée générale annuelle, sous la présidence de M. Aulard, président de l'Association (Sorbonne, amphithéâtre Edgar Quinet, deux heures et demie).

Fête de bienfaisance : Concert de gala, kermesse et bal au profit des sinistrés de la Calabre et de la Sicile (salle des fêtes de la mairie de Bois-Colombes, une heure trois quarts).

Cours et conférences : M. A. Moret, conservateur adjoint du musée Guimet : « La Révolution religieuse d'Amenophis IV » (musée Guimet, deux heures et demie). — M. le commandant Tissot, professeur à l'Ecole navale : « La Téléphonie sans fil » (Conservatoire des arts et métiers, deux heures et demie). — M. Marquet : « La Voix parlée et chantée », travaux pratiques (amphithéâtre de physiologie de la Sorbonne, quatre heures). — Le docteur Perret : « Anatomie comparée, visite au Muséum (rendez-vous place Walhuter, neuf heures trois quarts du matin). — M. Miloné : Visite du musée Guimet (rendez-vous devant le Musée, place d'Iéna, neuf heures trois quarts du matin).

Banquet : Les Membres et les Amis de la Mission laïque, sous la présidence de M. Pichon, ministre des affaires étrangères (Hôtel des Sociétés savantes, 8, rue Danton, sept heures et demie).

Mouvement administratif. — Par décret rendu sur la proposition de M. Clemenceau, président du Conseil, ministre de l'Intérieur, sont nommés :

Préfet du Calvados, M. Hénin, préfet d'Eure-et-Loir, en remplacement de M. Chadenier, admis à la retraite. — Préfet de la Haute-Vienne, M. Regnaud, préfet de la Charente-Inférieure, en remplacement de M. Lallemand, nommé directeur de l'administration générale au ministère de l'Intérieur. — Préfet de la Charente-Inférieure, M. Landroin, préfet des Pyrénées-Orientales. — Préfet des Pyrénées-Orientales, M. Hersent, sous-préfet de Coutances, M. Guindéy, secrétaire général de Maine-et-Loire.

Secrétaire général de Maine-et-Loire, M. Barctel, sous-préfet de Vitré. M. Despax, chef du secrétariat particulier du ministre des colonies. — Par un autre décret, M. Lucron, ancien chef de cabinet de préfet, est nommé sous-préfet de Vitré, en remplacement de M. Despax, appelé sur sa demande à d'autres fonctions.

Sont élevés à la deuxième classe de leurs fonctions :

MM. Petit-Dossaris, préfet de la Creuse ; Darbonne, préfet de Loir-et-Cher ; du Chaylard, préfet du Morbihan ; et Baudard, préfet du Jura. — M. Fruit, sous-préfet de Segré, est élevé à la deuxième classe.

Le tableau d'avancement. — Le garde des sceaux vient d'arrêter ainsi qu'il suit le tableau d'avancement des magistrats :

COUS D'APPEL DE PARIS

Conseillers : MM. Bédorez, Bidault de L'Isle, Bomby, Comol, Dubost, Durand, Fabre, Fournier, Laneyrie, Levrier, Millard, Planteau, Poncet, Rouilleau. Substituts généraux : MM. Fournier, Coréntin-Guyho. Substituts du procureur général : MM. Frémont, Laurence, Pèzous, Rome.

TRIBUNAL DE LA SEINE

Vice-présidents : MM. Tassarot, Le Berquier. Présidents de section : MM. Duchanfour, Chabot, des Etangs, Hugo, Levasseur. Juges d'instruction : MM. Lemaire, Cabanel, Anquet, Barrat, Berr, Joliot ; 2<sup>e</sup> catégorie : MM. Ducasse, de Soubeiran de Saint-Pris. Juges : MM. d'Albignac, de Cardillac, Guéneé, Petit, Renckhoff, Schlumberger. Substituts du procureur de la République : MM. Bloch, de Casablanca, Dagoury, Kios, Gaill, Matter, Scherdin, Wattin. Juges suppléants (1<sup>re</sup> catégorie) : MM. Beaujour, Burnod, Drapier, Kastler, Larcher, Plancheau, Pontremoli.

COUS D'APPEL (A L'EXCEPTION DE PARIS)

Présidents de Chambre : MM. Bosquet, président de Chambre à Douai ; Burdin de Péronne, président de Chambre à Amiens ; Fosse, président de Chambre à Caen ; Maulmond, président de Chambre à Bourges ; Ra

avec ses cheveux gris coupés ras, sa grosse moustache grise qui lui donne l'air d'un vieux gendarme. D'une voix un peu chahutée, assez harmonieuse, il répond avec calme aux questions du président. Son passé le recommande d'ailleurs à l'indulgence des juges; il fut honorable. Agréé au Tribunal, puis substitut des biens du grand séminaire d'Ajaccio, aux appointements de 120 francs par mois, Benedetti, républicain militant, mutualiste, directeur de l'œuvre de propreté, voulut venir en aide à l'œuvre des Habitants à bon marché de Corse. Et il eut l'idée de faire une loterie pour son œuvre — au temps où les loteries étaient fort à la mode. Ce fut le point de départ des aventures qui le ramènent d'une voix très douce. En 1905, le préfet de la Corse l'autorisa à lancer sa loterie au capital de 150,000 francs. Trouvant la somme insuffisante, Benedetti fit des démarches, on étendit la loterie à plusieurs départements et à l'Algérie; un nouvel arrêté décidait que la loterie rapporterait 90/0. Des billets furent vendus, les ressources sociales furent engagées, dépensées. Et tout à coup, une mesure administrative réduisit à 13/0 les bénéfices de la loterie.

C'était une loterie à mauvais numéros, disait M. le président Pacton.

Benedetti protesta contre cette décision administrative qui le lézait; il avait engagé toutes ses ressources dans cette œuvre, et il introduisit un pourvoi devant le Conseil d'Etat. Mais le Tribunal administratif ne juge pas immédiatement. Benedetti, méridional au sang vif, voulait qu'on lui rendit justice sur l'heure. Mon pauvre Benedetti, j'attendais le dossier, je l'écrivais sur l'heure. Benedetti n'aurait point attendu, et il prit le bateau et le train pour Paris. Il arriva au mois d'octobre 1908. M. Fernand Mommeja, chef du service des informations du Temps, le rencontra à Paris à cette époque. Et, à la barre, M. Mommeja vint nous conter toutes les démarches faites par M. Benedetti. M. Mommeja, mis au courant de « l'affaire de la loterie », trouva assez justes les réclamations de M. Benedetti et alla au ministère voir lui-même le chef du bureau des loteries.

J'eu, dit-il, la conviction que les réclamations de M. Benedetti étaient exagérées, mais fondées, et que le Conseil d'Etat lui donnerait satisfaction, mais que ce serait long.

Benedetti était impatient, — tous les plaideurs sont un peu dans le même cas. Il alla au bureau des Loteries proposer une transaction, réclamant le remboursement de ses débours et des billets déjà souscrits. On lui répondit, — ce qu'on pouvait lui répondre : « Nous allons étudier ce projet de transaction, revendez dans quelques jours quand votre dossier sera complet. » Cela se passait vers la fin de décembre. « Benedetti se crut abandonné, négligé », nous disait hier M. Mommeja. Il se voyait sans ressources, sans appuis politiques. Il craignait peut-être aussi d'être forcé de revenir en Corse sans rapporter une réponse favorable à ses compatriotes.

M. Mommeja lui remit alors un mot d'introduction auprès de M. Roth, chef de cabinet du président du Conseil. Benedetti alla le voir le 27 décembre. — M. Roth me promit de parler de mon affaire au ministre. Je me disais, si M. Clemenceau est informé, il me rendra justice. Le 31 au matin, je retournai voir M. Roth. Il était absent. Je revins vers quatre heures. Dans l'antichambre japerçus M. Clemenceau, j'eus l'intention de l'aborder, de lui parler, puis je sentis que c'était été incorrect et je sortis. Dans la cour je me mis à réfléchir. J'avais la conviction que le président du Conseil n'était pas au courant de mon affaire. M. Clemenceau devait partir pour le Vor on ne lui parlerait pas avant son départ, ne lui parlerait jamais ! Et je tirai. Voilà la raison de mon acte que je regrette profondément. Il n'était pas dirigé contre le gouvernement ni contre M. Clemenceau que je respecte, mais contre ceux qui entravaient l'action de la justice.

Dans la cour du ministère, Benedetti avait en effet sorti de sa poche un assez gros revolver et fait feu, ne visant pas spécialement, dirent les témoins, la fenêtre du cabinet de M. Clemenceau, tirant à tort et à travers dans toutes les directions. Personne dans la cour, heureusement. Mais pourtant, à un mètre soixante de hauteur, à hauteur d'homme, une balle vint frapper les vitres du cabinet du ministre, et les vitres furent brisées. M. Clemenceau, qui était dans son cabinet avec M. Martin, son secrétaire particulier, entendit les détonations et les vitres tremblant, il ouvrit la fenêtre, et voyant qu'on accourait pour saisir Benedetti, s'écria : « Ne lui faites pas de mal ! » Quatre balles avaient atteint les personnes ou la fenêtre du cabinet du président du Conseil, qui aurait parfaitement pu être blessé.

« Je ne voulais nullement tuer ou blesser M. Clemenceau que je respecte, je le répète, déclare Benedetti, mais simplement attirer l'attention. — Pourquoi donc avez-vous un revolver dans votre poche ? demande M. le président Pacton.

« Et à mi-voix, Benedetti murmure : — Je l'ai pris exprès pour faire du bruit, si on ne me recevait pas. »

Le mot passe presque inaperçu. Il est à méditer pourtant. Il y a, en effet, des gens qui assiégent les antichambres et les corridors, quéant un service, une faveur ou même justice, et qui, si on ne leur reçoit pas, si on est souffrant ou ad mal (ce qui est un droit), ou si on ne peut leur donner, immédiatement, sur l'heure, une réponse satisfaisante, sont assez irritables et assez impulsifs pour croire le droit de manier le revolver, ne fût-ce que pour briser des vitres. C'est la carie de visite présentée au bout d'un canot de pistolet, la carte forcée pour forcer la porte.

L'attitude repentante, les regrets émus si sincères exprimés par Benedetti lui valent l'indulgence du tribunal. M. le substitut Grané réclame une peine modérée, M. de Moro-Giafféri prononce une plaidoirie sobre et élégante, et le Tribunal condamne Benedetti à un mois de prison pour violence et port d'arme prohibée.

Hier devait être jugée à la 10<sup>e</sup> Chambre l'affaire de M. Pujol, rédacteur de l'Action française, accusé d'outrages et de violences lors du cours de M. Puech à la Sorbonne.

M. Deroux, avocat du barreau de Poi-

tiers, défenseur de M. Pujol, ayant sollicité une remise, l'affaire a été remise à jeudi prochain.

Georges Claretie.

### AFFAIRES MILITAIRES

**Décorations.** — Le Journal officiel publie les promotions dans l'ordre de la Légion d'honneur des officiers décorés au titre des expéditions lointaines.

**Conseil de révision.** — Le préfet de la Seine vient de décider que les séances du Conseil de révision pour les conscrits de la classe 1908 et les ajournés de la classe 1907 commencent à partir du 17 février.

Nous rappelons que les convocations seront adressées au domicile indiqué au moment du recensement; les conscrits ayant changé d'adresse devront en faire d'urgence la déclaration à la mairie de leur nouveau domicile.

— Le Tribunal correctionnel de Toulon condamne ces jours-ci le gérant de la République du Var à 300 francs d'amende pour avoir publié quelques propos recueillis concernant l'obus P, engin nouveau dont les caractéristiques avaient été scrupuleusement tenues secrètes. On le croyait du moins, car, d'après l'Opinion, la revue allemande du général Rohne, *Artilleristische Monatshefte*, contient tout ce qui a été écrit en France; résultat de chaque coup tiré aux expériences, forme de l'obus et chargement en crésylite.

— C'était une loterie à mauvais numéros, disait M. le président Pacton.

Benedetti protesta contre cette décision administrative qui le lézait; il avait engagé toutes ses ressources dans cette œuvre, et il introduisit un pourvoi devant le Conseil d'Etat. Mais le Tribunal administratif ne juge pas immédiatement. Benedetti, méridional au sang vif, voulait qu'on lui rendit justice sur l'heure. Mon pauvre Benedetti, j'attendais le dossier, je l'écrivais sur l'heure. Benedetti n'aurait point attendu, et il prit le bateau et le train pour Paris. Il arriva au mois d'octobre 1908. M. Fernand Mommeja, chef du service des informations du Temps, le rencontra à Paris à cette époque. Et, à la barre, M. Mommeja vint nous conter toutes les démarches faites par M. Benedetti. M. Mommeja, mis au courant de « l'affaire de la loterie », trouva assez justes les réclamations de M. Benedetti et alla au ministère voir lui-même le chef du bureau des loteries.

J'eu, dit-il, la conviction que les réclamations de M. Benedetti étaient exagérées, mais fondées, et que le Conseil d'Etat lui donnerait satisfaction, mais que ce serait long.

Benedetti était impatient, — tous les plaideurs sont un peu dans le même cas. Il alla au bureau des Loteries proposer une transaction, réclamant le remboursement de ses débours et des billets déjà souscrits. On lui répondit, — ce qu'on pouvait lui répondre : « Nous allons étudier ce projet de transaction, revendez dans quelques jours quand votre dossier sera complet. » Cela se passait vers la fin de décembre. « Benedetti se crut abandonné, négligé », nous disait hier M. Mommeja. Il se voyait sans ressources, sans appuis politiques. Il craignait peut-être aussi d'être forcé de revenir en Corse sans rapporter une réponse favorable à ses compatriotes.

M. Mommeja lui remit alors un mot d'introduction auprès de M. Roth, chef de cabinet du président du Conseil. Benedetti alla le voir le 27 décembre. — M. Roth me promit de parler de mon affaire au ministre. Je me disais, si M. Clemenceau est informé, il me rendra justice. Le 31 au matin, je retournai voir M. Roth. Il était absent. Je revins vers quatre heures. Dans l'antichambre japerçus M. Clemenceau, j'eus l'intention de l'aborder, de lui parler, puis je sentis que c'était été incorrect et je sortis. Dans la cour je me mis à réfléchir. J'avais la conviction que le président du Conseil n'était pas au courant de mon affaire. M. Clemenceau devait partir pour le Vor on ne lui parlerait pas avant son départ, ne lui parlerait jamais ! Et je tirai. Voilà la raison de mon acte que je regrette profondément. Il n'était pas dirigé contre le gouvernement ni contre M. Clemenceau que je respecte, mais contre ceux qui entravaient l'action de la justice.

Dans la cour du ministère, Benedetti avait en effet sorti de sa poche un assez gros revolver et fait feu, ne visant pas spécialement, dirent les témoins, la fenêtre du cabinet de M. Clemenceau, tirant à tort et à travers dans toutes les directions. Personne dans la cour, heureusement. Mais pourtant, à un mètre soixante de hauteur, à hauteur d'homme, une balle vint frapper les vitres du cabinet du ministre, et les vitres furent brisées. M. Clemenceau, qui était dans son cabinet avec M. Martin, son secrétaire particulier, entendit les détonations et les vitres tremblant, il ouvrit la fenêtre, et voyant qu'on accourait pour saisir Benedetti, s'écria : « Ne lui faites pas de mal ! » Quatre balles avaient atteint les personnes ou la fenêtre du cabinet du président du Conseil, qui aurait parfaitement pu être blessé.

« Je ne voulais nullement tuer ou blesser M. Clemenceau que je respecte, je le répète, déclare Benedetti, mais simplement attirer l'attention. — Pourquoi donc avez-vous un revolver dans votre poche ? demande M. le président Pacton.

« Et à mi-voix, Benedetti murmure : — Je l'ai pris exprès pour faire du bruit, si on ne me recevait pas. »

Le mot passe presque inaperçu. Il est à méditer pourtant. Il y a, en effet, des gens qui assiégent les antichambres et les corridors, quéant un service, une faveur ou même justice, et qui, si on ne leur reçoit pas, si on est souffrant ou ad mal (ce qui est un droit), ou si on ne peut leur donner, immédiatement, sur l'heure, une réponse satisfaisante, sont assez irritables et assez impulsifs pour croire le droit de manier le revolver, ne fût-ce que pour briser des vitres. C'est la carie de visite présentée au bout d'un canot de pistolet, la carte forcée pour forcer la porte.

L'attitude repentante, les regrets émus si sincères exprimés par Benedetti lui valent l'indulgence du tribunal. M. le substitut Grané réclame une peine modérée, M. de Moro-Giafféri prononce une plaidoirie sobre et élégante, et le Tribunal condamne Benedetti à un mois de prison pour violence et port d'arme prohibée.

Hier devait être jugée à la 10<sup>e</sup> Chambre l'affaire de M. Pujol, rédacteur de l'Action française, accusé d'outrages et de violences lors du cours de M. Puech à la Sorbonne.

M. Deroux, avocat du barreau de Poi-

### TELEGRAMMES & CORRESPONDANCES

**Un tourment de neige dans l'hérault**

Montpellier. — Après une pluie fine de peu de durée, la neige, que l'on n'avait pas vue à Montpellier depuis deux ans, s'est mise à tomber sur la ville et les environs en telle abondance qu'au bout de quelques heures la circulation des trains était devenue des plus difficiles, surtout dans le pays montagneux.

Les fils téléphoniques passant sur la ville se sont rompus sous le poids de la neige, en un grand nombre d'endroits. Les fils de la Compagnie des tramways électriques n'ont pas résisté davantage, mais pour ceux-ci, étant donné l'intensité du courant qui les conduit, le danger était grand de les laisser traîner dans les rues; aussi fit-on immédiatement suspendre par l'usine électrique tout envoi de courant. Cependant, avant que cette précaution ait pu être prise, le cheval d'une voiture de jardinier a été électrocuté net en touchant un de ces fils et son conducteur projeté à terre, mais sans autre dommage que des contusions.

Cet arrêt forcé de l'électricité se produisant vers sept heures, a obligé les journaux locaux à faire des numéros de fortune.

Dans les rues de la ville la circulation est devenue très difficile, car la couche de neige qui recouvre le sol atteint trente centimètres. Le froid qui est très vif, lui aussi, cause des accidents : une personne est morte de congestion, cet après-midi, rue des Soldats.

Sur la route de Saint-Affrique à Lodève, un colporteur, surpris par la tourmente, a été enseveli sous la neige et retrouvé, par miracle, par deux jeunes gens, avant que le froid ne l'eût tué.

Ce soir, la neige a cessé de tomber. Une pluie fine, pénétrante et glaciale, lui succède.

Six ouvriers sous un éboulement

Chalon-sur-Saône. — Un éboulement de charbon s'est produit ce matin, à deux heures, dans une galerie au puits Saint-François des mines de Blanzay, près de Montceau-les-Mines. Six ouvriers, boiseurs qui travaillaient à cet endroit, en ont été atteints.

Grâce à des secours immédiats, deux ouvriers ont pu être retirés immédiatement avec seulement des contusions.

Les quatre autres, Dargaud, Biard, Richonnet et Minot sont restés pris sous l'éboulement, au fond de la galerie, on entend leurs appels.

Les travaux de sauvetage, organisés sur le champ avec la plus grande célérité, sont poussés avec énergie par les camarades des ensevelis.

Argus.

### AVIS DIVERS

**RELEVÉ l'éclat de votre teint avec le Divet** de N. Léon, poudra de la Parfumerie Avon, 31, rue du 4-Septembre. Evitez contrefaçons.

### Nouvelles Diverses

**LA CHARITÉ**

Nous avons reçu pour la famille Moutier, recommandée par le Figaro : Mlle L... 40 fr.; Anonyme, 5 fr.; Pierre et Lison, 40 fr.; Anonyme de Vichy, 30 fr.; L. G., 20 fr.; de la part d'Huguetto, 4 fr.; Anonyme, 40 fr. Total, 76 francs.

Avec les souscriptions précédentes, 361 fr. Nous remercions nos généreux lecteurs. La souscription est close.

**LES CONDAMNÉS A MORT**

M. le Président de la République a reçu hier M<sup>rs</sup> Hucher et Alibert, défenseurs de Besse et Simoires, les deux condamnés à mort d'Albi.

D'autre part M<sup>rs</sup> Georges Boucheron, défenseur de l'incendiaire Joseph Labache, condamné à mort par la Cour d'assises de la Seine, le 21 septembre dernier, a adressé au Président une demande d'audience pour plaider la grâce de son client.

Il a obtenu gain de cause. La peine de Labache est commuée, ainsi que celles de Rizzi et de Camajore à Marseille.

En revanche, le forçain portant les bois de justice est sorti à quatre heures du bagne de la rue de la Folie-Regnard, pour aller à la gare de Lyon, d'où il est parti à minuit 54 à destination de Carpentras.

Mardi matin a lieu dans cette ville l'exécution de Rémy Dauvers, qui a assassiné le 31 janvier 1908, à La Palud, un fermier et sa femme.

**LE DRAME DE L'IMPASSE RONSIEN**

Après avoir une fois de plus constaté par les dépositions des détenus Jacq et Mary, et par une enquête sérieuse rue du Cher, que l'histoire de la lettre portée en automobile par Mme Ghirelli n'était pas plus vraie que les prétendus aveux de Mme Steinheil, M. André a voulu procéder à une confrontation entre l'inculpé et ses deux anciennes compagnes de cellule, Mmes Alba Ghirelli et Roselli.

Confrontation bien peu fructueuse. Entendue la première, la « comtesse » Ghirelli a répété sa déposition de l'autre jour. Puis, Mme Roselli l'a confirmée. Enfin, on a entendu Mme Steinheil à qui on a lu ces deux dépositions.

Elle proteste : — Je n'ai, à aucun moment, essayé de placer dans la portefeuille de mon cousin la lettre qui a été trouvée dans celui de Rémy Couillard.

— Vous me l'avez cependant raconté, soutient la « comtesse ». — Jamais. C'est aussi faux que les autres aveux que je vous aurais fait.

— Et l'accusation contre Alexandre Wolff ? — Ça, dit Mme Steinheil, ce sont les journalistes d'abord, la caricature ensuite et enfin les lettres anonymes qui me l'ont dénoncé comme l'assassin. J'avais donc sujet de le croire coupable. Mais jamais, dans mes conversations, il n'a été question d'un suicide qui amènerait ma justification et ma libération. Je n'ai pas parlé de cela. Tout ce que racontent Mmes Ghirelli et Roselli est faux.

Maintenant que fant-il arguer de la circulaire suivante qui vient d'être adressée à tous les banquiers et couilliers :

Monsieur, J'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien, dans le plus bref délai possible, me faire savoir, si, de 1890 au 31 mai 1908, des opérations quelconques sur titres ou valeurs mobilières n'auraient pas été effectuées par vos soins, tant pour le compte de M. le comte de Paris, que pour le compte de M. le comte de Paris, 6 bis, impasse Ronsien, que pour sa femme, née Marguerite Japy.

Dans l'affirmative, je vous serai fort obligé : 1<sup>o</sup> De m'indiquer la nature et le montant des valeurs sur lesquelles les opérations auraient porté; 2<sup>o</sup> De rechercher si, depuis le 31 mai 1908, l'une quelconque de ces valeurs n'aurait pas, de la part d'un tiers quelconque, fait l'objet d'une opération, d'une négociation, ou même d'une perception de coupons.

Le commissaire divisionnaire, chef du service de sûreté, HAMARD.

Aurait-on une autre piste plus sérieuse et plus sûre que celles suivies jusqu'à présent ?

**UNE PRÉCIEUSE TROUVAILLE**

Un employé de commerce, M. Étienne Lemaître, a trouvé hier, boulevard Magenta, près de la rue Lafayette, un paquet enveloppé dans un numéro de la Presse libre de Vienne et contenant 87 titres de l'emprunt russe : 3 de 500 francs, 75 de 2,500 francs et 9 de 5,000 francs, le tout s'élevant à 233,500 francs.

Quelques-uns de ces titres portaient encore des coupons payables en mai 1906 et en novembre 1907 qui n'avaient pas été détachés.

M. Étienne Lemaître a porté aussitôt sa précieuse trouvaille à M. Archer, commissaire de police.

**MOUVEMENTS DANS LES COMMISSARIATS**

M. Longpré, commissaire de police du quartier du Pont-de-Flandre, est nommé au quartier de la Gare, en remplacement de M. Smard, démissionnaire.

M. Becker, officier de paix du dix-huitième arrondissement, est nommé commissaire de police du quartier du Pont-de-Flandre.

**UNE VOITURE CELLULAIRE EN PANNE**

Avenue de Clichy, à l'angle de la rue Clérait, une voiture cellulaire venant du poste de police des Epinettes a été tamponnée hier soir par un tramway allant à Gennevilliers.

La roue droite a été brisée et on a été obligé de transporter les prisonniers dans une autre voiture.

Aucun accident de personnes.

Jean de Paris.

### QUE REFLETTENT LES YEUX ?

« On peut apercevoir le désert dans les yeux d'un cavalier arabe », écrivait un homme qui vécut longtemps au milieu des dunes, sans espoir, dans les oasis. Aussi bien est-il vrai que sous toutes les latitudes, sous tous les climats, chez toutes les peuplades, les yeux reflètent l'état d'âme, le caractère, le tempérament, l'influence de l'ambiance, sont aussi le miroir du corps. Que reflètent les yeux de nos ouvriers, de nos petites employées, de nos mûnettes ? Ils brillent ces yeux, grâce à la vivacité de l'intelligence, de l'esprit, mais bien souvent ne reflètent pas, comme chez le cavalier arabe, l'azur d'un ciel toujours bleu, mais un horizon bien borné, sans espace, sans soleil, les quatre murs d'un bureau exigü, d'un atelier trop étroit. Et leur éclat s'éteint, leurs pupilles se ferment, comme les pétales de la fleur qui dépérit, qui s'étiolle, faute d'air, faute de lumière.

Les yeux de Mlle Léonie Chanfray, une toute jeune employée de Lyon, qui demeure en cette ville, 39, rue Pierre-Dupont, ne reflètent plus, il y a quelque temps, que le mélancolie, la tristesse, la souffrance. Elle s'était étiolée, une grande anémie, une grande faiblesse s'étaient emparées d'elle. « Je ne mangerais plus », écrivait-elle, « je n'avais plus de goût à rien, pour rien. Mon haleine était courte, j'avais une sensation d'éboulement dès que je marchais un peu vite, des que j'avais franchi les premières marches de notre escalier. Je ne dormais plus la nuit, et le jour j'avais continuellement la migraine. Plusieurs jeunes filles de mes amies ont pris les pilules Pink et ont été guéries. J'ai fait comme elles et j'ai eu le bonheur d'avoir le même résultat. Tous mes maux ont disparu et j'ai de nouveau bonne mine, une excellente santé. »

Les pilules Pink donnent du sang, donnent des forces, de bonnes digestions, des couleurs. Elles agissent sur les organismes déprimés, affaiblis, de la même façon que le soleil et l'eau agissent sur les plantes longtemps privées d'air, d'eau, de lumière. Les pilules Pink font rentrer à la vie, et ont peut-être dans les yeux de ceux qui les ont prises, cette limpidité, cet éclat du regard qui sont le privilège de ceux dont la santé est en état de parfait équilibre.

Les pilules Pink sont en vente dans toutes les pharmacies et au dépôt : Pharmacie Galabin, 23 rue Ballu, Paris. Trois francs cinquante la boîte, dix-sept francs cinquante les six boîtes, franco.

### LES THÉÂTRES

**Théâtre Réjane.** — Reprise de *La Course du Flambeau*, pièce en trois actes de M. Paul Hervieu.

Mme Réjane a repris hier *La Course du Flambeau*, qui est, au sens plein du mot, un chef-d'œuvre et fournit à cette grande artiste le prétexte d'une de ses plus admirables créations. Voici huit ans que la pièce célèbre de M. Paul Hervieu fut pour la première fois représentée au Vaudeville : le temps, qui est une si rude éprouve pour les conceptions fragiles des dramaturges, n'a entamé sa solidité ni terni son éclat; dans cette nouvelle perspective, au contraire, elle semble, en gardant sa beauté intacte, avoir pris la patine et la majesté d'une œuvre classique.

Ce drame poignant dont le titre symbolique rappelle la course des Lampadophores qui se passent de main en main le flambeau, avec le souci de préserver la flamme sacrée, a la terrible grandeur d'une tragédie bourgeoise. Il est profondément pessimiste parce qu'il montre l'ère humaine dans sa soumission aux volontés de la nature, l'homme mêlant la vie, comme le lampadophore son flambeau, sans regarder derrière soi et dépourvant ainsi la génération qui s'en va au profit de la génération qui vient. « Relisez les commandements du Sinaï, dit Maravon, le théoricien de la pièce : pas un mot en faveur de la pro-

générité ! Pourquoi ? Parce que c'était inutile. Mais les devoirs envers les parents, voilà qui n'a pas été sous-entendu !... » L'honneur de M. Paul Hervieu c'est d'avoir, avec une probité d'artiste égale à son hautain génie, conduit sa pensée à ses extrêmes conclusions, sans subtilités, sans complaisances, sans timidités.

Toutes les scènes que comportait ce thème sévère sont abordées franchement et développées avec une incomparable maîtrise. Mme Réjane fut émouvante comme au premier jour dans le rôle de la femme douloureuse dont le cœur doit choisir entre sa mère et sa fille. Le personnage de Sabine Revel est insupportable, dans notre mémoire, du souvenir de cette grande artiste qui l'a marqué de traits ineffaçables. Le succès de Mme Réjane fut triomphal et légitime. Mme Daynes-Grassot représente l'aïeule, dont elle a fait une figure d'un réalisme minutieux et d'une vie saisissante. Mlle Bernou est la plus touchante des jeunes femmes égoïstes. MM. Signoret, Duquesne et Monteaux reprennent les rôles de Maravon, de Stangy et de Didier, qui furent créés à l'origine par Lérand, Gaston Dubos et Numa; ils furent dignes des applaudissements qui ne leur furent point ménagés, et ils eurent leur part dans le succès de cette magnifique soirée.

Francis Chevaux.

**COURRIER DES THÉÂTRES**

Aujourd'hui :

— A la Comédie-Française, à 8 h. 1/2, *Gringoire* (M. Silvain); à la Parisienne (MM. de Féray, Henri Mayer, Paul Numa, Mmes Berthe Cerny, Lynnes); *Anglais tel qu'on le parle* (MM. de Féray, Croué, André Brunot, Paul Numa, Mmes Francine Clary, Gabrielle Roiné).

— Au Théâtre lyrique municipal (Gaité), à 8 heures, *Jean de Nivelle* (Miles Nicot-Vaucholet, Tiphaine, Béat, Dozin, MM. Devrès, Simard, Alberti, Larbanchère, Désiré, Reiss).

— Au théâtre des Nouveautés, à 2 heures, première matinée de : *Une Grosse Affaire* (MM. Germain, Levesque, Marcel Simon, Mmes Clairville, Rosine Maurel, Caumont).

— Aux Bouffes-Parisiens, à 2 h., dernière matinée, et à 8 h. 3/4, dernière représentation de *S. A. R.*

— Au théâtre Michel, à 2 h. 1/2, matinée five o'clock, avec *La Comparaison*, *Le Poultailler* et *Feu la mère de Madame*, et la même brillante interprétation que le soir.

— Au théâtre Femina, à 3 heures, la *Revue* (Matinée pour la jeunesse). Scènes nouvelles. Mlle Alma. Téléph. 538.68. Fauteuils depuis 3 francs.

Nos lecteurs trouveront à sa place habituelle le tableau complet des matinées d'aujourd'hui.

**Ce soir :**

— A l'Opéra, à 8 h. 1/2, représentation de gala au profit des sinistrés de l'Italie méridionale.

— A la Comédie-Française, à 8 h. 3/4, *Le Roi Dagobert* (MM. Leloir, Georges Berr, Siblot, Mmes Marie Leconte et Piérot).

— A l'Opéra-Comique, à 8 h. 3/4, *Tosca* (Mlle Chénal).

— A l'Odéon, à 8 h. 1/2, *L'Arlesienne* (avec l'orchestre Colonne et les chœurs).

— Aux Variétés, à 9 heures précises, *Le Roi de Carthage*, Guy Max, Darris, Prince, Colombey, Moricé, Simon, etc., Mmes Marcelle Lender, Amélie Diéterle, etc.; et Mlle Lantheville dans le rôle de Marthe Bourdier.

— A 11 heures, au 2<sup>e</sup> acte, la *Réception* officielle.

On commencera, à 8 h. 1/4, par *Un mari trop malin* (Miles Chaperas, Harnold, MM. Hocher, Dupuis, Reusy).

— Au Théâtre lyrique municipal (Gaité), à 8 h. 1/4 (avec les concours des artistes de l'Opéra-Comique), *Conditillon* (MM. Gélard-Norbens, La Palme, Ganterie Batlac, Tissier, Villette, MM. Allard, Eldi, Gourdon, Vinet, Barthez).

— A la Renaissance, à 9 heures précises, *L'Oiseau blessé* (Mmes Eve Lavallière, André Mégard, Juliette Darcourt, Jeanne Deslois, Antonia Huart, M.-L. Herrouët, M.-L. Guity, A. Dubos, V. Boucher, C. Mosnier, Gabrielle).

— Au théâtre Réjane, à 8 h. 1/2, *La Course du Flambeau* (Mmes Réjane, Daynes-Grassot, Avril, Bernou, Fusier, MM. Signoret, Duquesne, Varenne, Monteaux, etc., etc.).

— Au théâtre Michel, à 9 heures, pour les représentations de Mlle Armande Cassive, *Feu la mère de Madame* (Miles Armande Cassive, Châlon, MM. Harry Barr, Lacoste); *Le Poultailler* (Miles Jeanne Thomassin, Renée Félyne, Juliette Margel, Mme Berthe Legrand, Mlle Marie Calvill, MM. Pierre Magnier, Henry Bugeat, Bouchez et Keller). On commencera par *La Comparaison* (Miles Depallin, Desly, MM. Brunière et Miller).

— Aux Capucines, à 9 heures, la 23-2 (Mlle Siamé), *Le Médecin du cœur* (Miles Marguerite Bressil, Diane Hamond, Anie Perrey, MM. Carpentier, Orsy), *Où est l'An neuf ?* revue gaillarde (Miles Thérèse Cernay, Stinelly, Debrennes, MM. Berthier, Prad, Darley).

— Au théâtre du Grand-Guignol, à 9 heures, *Le Puits n° 4*, *Nuit d'Ivry*, *Cent lignes énuées*, *Macbin*, plus *Une Présentation*.

— A la Comédie-Royale, relâche pour les répétitions d'ensemble du nouveau spectacle : *L'Édredon*, *Henriette ou les avantages de la lecture*, *Coffre pour dames*, *Turlutulu chapeau pointu*.

**Hier :**

— A l'Opéra. Mme Boyer de Laforay a fait d'excellents débuts dans le rôle de Maddalena, de *Rigoletto*; sa belle voix, l'art avec lequel elle a conduit, sa science des attitudes ont été très remarquées. On a vu à l'Opéra, Mlle Yvonne Gall chantant *Gilda*; on lui a fait fête, ainsi qu'à M. Ducloux, à Mlle Coubertière, à MM. Paty, Lequien, etc., etc.

*Coppélia* accompagnait *Rigoletto*; le ballet de Delibes a valu à Mlle Zambelli des acclamations interminables.

— A l'Opéra-Comique. Mlle Mérentié prenait possession hier du rôle de Carmen. Son succès a dépassé les espérances de tous ceux qui apprécient, autant qu'il convient, le talent de la brillante cantatrice. Son interprétation ardente et colorée, le pittoresque et la vérité de ses attitudes, la variété d'expressions qu'elle donne à sa physionomie, la séduction troublante de son personnage, autant que sa belle voix, si savamment conduite, ont produit une impression profonde et soulevé des bravos enthousiastes couronnés d'une ovation au-dessus du rideau.



